

Martin Rueff

Comme des écailles

Jean- Claude Milner, *Le périple structural: figures et paradigme*,
Seuil, 2002

Ab oculis eius tanquam squamae, Actes, IX, 18.

Il me restait, pour me mettre à sa recherche, à changer de navigation, Phédon, 99 d.

L’Idée est essentiellement concrète, car le vrai n’est pas abstrait ; l’abstrait est ce qui n’est pas vrai. La philosophie assurément se meut dans les régions de la pensée pure, mais son contenu doit être conçu comme concret. [...] L’Idée, comme pensée pure, est abstraite sans doute, mais en soi absolument concrète ; et la philosophie est ce qui est le plus opposé à l’abstraction ; elle le combat précisément et fait constamment la guerre à la réflexion de l’entendement. Ce sont là les déterminations préliminaires que nous devons indiquer historiquement. Si nous unissons celles de l’évolution et du concret, nous obtenons le concret en mouvement (celui de la production propre de l’en soi en vue de l’être pour soi) et l’évolution en tant que concrétion.

Hegel, Leçons sur l’histoire de la philosophie, Introduction

§1 Milner, *spécialiste de linguistique* (charme du quatrième de couverture), Milner *syntaxier* (le mot est de Mallarmé qu’il commente), Milner lacanien *de l’œuvre claire*, Milner républicain, Milner poéticien, et aussi Milner historien de la lutte des classes et des *passions françaises* (le mot est de Zeldin), Milner philosophe moral (et moraliste, si Pascal le fut, qui est souvent son maître), Milner toujours *intempestif* et s’ils veulent être complets, le chomskyen et le Sherlock Holmes des détections *factives* et du paradigme indiciaire (l’idée est de Carlo Ginzburg) : autant de figures que les spécialistes de la vie intellectuelle française se complairaient peut-être à distinguer en Jean-Claude Milner¹. Ils passeront son œuvre au crible à la recherche de césures et de patrons, ils procéderont à la généalogie et au tri des lignées (Lacan, entre science et philosophie, Chomsky entre linguistique et politique, Barthes, entre philosophie et doxa). Procédant par secteurs et jugeant, comme l’époque, le sérieux à l’aune de la spécialisation, ils s’exposeront, puisqu’ils fragmentent, à manquer ce qui précisément fait l’unité et la vigueur d’une pensée et doit répondre à ce qu’une pareille œuvre comporte de permanent, d’essentiel et de fécond². S’ils savaient lire, on leur opposerait *Le Périple structural : figures et paradigmes*. Il n’est livre plus actuel.

1. Pour le *Périple Structural*, nous indiquons le numéro de la page sans autre référence. Pour les autres textes de l’auteur, on utilisera les abréviations suivantes : *Arguments linguistiques*, Mame, 1973 : A.L. ; *De la syntaxe à l’interprétation*, Seuil, 1978 : S.I. ; *L’Amour de la Langue*, Seuil, 1978 : A. ; *Ordres et raisons de la langue*, Seuil, 1982 : O.R. ; *Les Noms Indistincts*, Seuil, 1983 : N.I. ; *De l’école*, Seuil, 1984 : E. ; *Détections factives*, Seuil, 1985 : D.F. ; *Dire le vers*, Seuil, 1987 : D.V. ; *Introduction à une science du langage*, Seuil, 1989 : I.S.L. ; *Constat*, Verdier, 1992 : C. ; *Archéologie d’un échec : 1950- 1993*, Seuil, 1993 : A.E. ; *L’œuvre claire : Lacan, la science et la philosophie*, Seuil, 1995 : L.S.P. ; *Le salaire de l’idéal*, Le Seuil, 1997 ; *Le triple du plaisir*, Verdier, 1997 : T.P. ; *Mallarmé au tombeau*, Verdier, 1999 : M.T. ; *Existe-t-il une vie intellectuelle en France ?* Verdier, 2002 : V.I. ; *Le pas philosophique de Roland Barthes*, Verdier, 2003 : R.B..

2. On mesurera la fécondité du linguiste à la publication d’un *Cahier Jean-Claude Milner* dirigé par J.-M. Marandin, Paris, Verdier, 2001.

Déterminer quel est le sens et la portée du structuralisme *aujourd'hui*, en dégager l'ontologie, préciser, entre science et philosophie quelle est sa fécondité. L'intervention du penseur s'avère, ici, distincte autant de celle de l'historien que de celle du sociologue (p. 9). Elle les englobe sans les ignorer. Définir le structuralisme à ce niveau, ce n'est pas seulement refuser les simplifications historiques et philosophiques actuelles, et opposer le programme à la *doxa*, la seconde prenant maintenant le relais du premier, c'est répondre à la question : *comment penser le langage aujourd'hui et d'où ?* G. Agamben, rendant compte naguère de *l'Introduction à une science du langage* voyait dans l'œuvre de Milner la possibilité la plus rigoureuse de mettre en place les relations de la philosophie et de la linguistique¹. On demandera pourquoi la réponse à cette question doit passer *aujourd'hui* par une archéologie du structuralisme, comme elle doit passer *aujourd'hui* par un retour sur Barthes, interrogé lui aussi dans son rapport à la philosophie².

C'est que, depuis la date de la publication de *l'Introduction à une science du langage* (1989), les temps philosophiques ont changé et que le tournant linguistique (*linguistic turn*) semble achevé. Un tableau est ici nécessaire pour saisir en quoi le tournant grammatical de la philosophie importe si l'on veut comprendre le passage de *l'Introduction* au *Périple*.

Qu'il s'agisse de la philosophie analytique avec son attirail logicien ou de la philosophie du langage ordinaire (Cavell poursuit l'œuvre d'Austin, cf. S. Laugier, *Du réel à l'ordinaire, quelle philosophie du langage aujourd'hui ?*, Paris, Vrin, 1999), il semble que la philosophie du langage l'ait emporté sans que l'on puisse dire si la philosophie y a gagné et le langage avec elle. On honore Wittgenstein, on célèbre les prestiges d'une sémantique philosophique (Tugendhadt) à laquelle on demande une philosophie de l'action, et par extension une nouvelle philosophie de l'esprit qui serait aussi une théorie du lien social (Descombes). On voudrait que la phénoménologie n'ait pas eu de philosophie du langage, que son ontologie soit de part en part caduque. Mieux, on tente même de reconstruire ses origines en allant à la recherche des pentes communes d'où dérouler les œuvres de Husserl et de Frege. De cette manière, le terme de *grammaire* a été soustrait à la science du langage pour être élevé en critère de l'analyse philosophique. On sait que Wittgenstein avait eu le projet, dans les années qui ont suivi son retour à Cambridge, d'une *Grammaire philosophique*. En définissant la « philosophie comme gérant de la grammaire », il assignait une nouvelle tâche au philosophe : proposer la *grammaire* d'un verbe ou d'un problème³ pour construire la *logique du sens*. On comprend mieux peut-être pourquoi Heidegger qui voulait « libérer la grammaire de la logique » et que la philosophie se détourne de la « philosophie du langage » pour se demander « quel mode d'être doit être attribué au langage » soit taxé aujourd'hui de ne rien entendre au langage.

Pourtant, aucun de nos philosophes grammairiens n'est prêt à interroger les liens systématiques et historiques des projets de grammaire générale et de grammaire philosophique des années 30 – ignorance coupable, projet nécessaire si l'on voulait comprendre ce que Wittgenstein lui-même entendait par *grammaire*⁴.

1. « Philosophie et Linguistique », in *Annuaire philosophique*, Paris, Seuil, 1990, pp. 97-116 ; repris en anglais dans G. Agamben, *Potentialities, Collected Essays in Philosophy*, (aux soins de Daniel Heller Roazen) Stanford, S.U.P., 1999, pp. 62-76.

2. « J'examinerai la question de la philosophie, telle qu'elle se posait pour Barthes... » *R.B.*, p. 10. Le détour par la philosophie, soutient Milner, est un *pas dans* la philosophie, p. 22 et *passim*. Il faudrait comparer le livre sur Barthes au travail mené sur l'œuvre de Lacan. Ici encore la philosophie constitue un enjeu. Cf. *L.S.P. passim*.

3. *Remarques philosophiques*, V, 92.

4. Sur Wittgenstein et la linguistique, cf. *I.S.L.*, p. 44. Sur le concept de grammaire chez Wittgenstein, cf. C. Imbert, *Phénoménologies et langues formulaires*, Paris, P.U.F., 1992, pp. 407-435.

Pour ce qui est des linguistes, on entend le *lamento* des philosophes : quel dommage que les linguistes ne sachent plus aujourd'hui nous présenter une vision du langage susceptible de remporter notre adhésion non technique ; quel dommage que leurs concepts et leurs *arguments linguistiques* soient si loin de la simplification qui nous serait utile. C'est pourquoi, n'est-ce pas, *nous aimions Benveniste*. D'un côté, donc, le triomphe du langage, qui a envahi la scène philosophique, de l'autre, un divorce croissant entre les philosophes et les linguistes. Au nom du préjugé de leur aveuglement technique, il ne sera plus demandé aux linguistes une réflexion d'ensemble sur le langage¹.

Au reste, le langage fait l'objet du même traitement que l'œuvre d'art et le lien social – cette trilogie dirait assez bien l'actualité des philosophies et le sort des sciences humaines. Rythmes des marées : on assiste d'une part au jasant de l'ontologie heideggerienne, d'autre part, à la montée de la philosophie analytique et de ses grammaires – de l'œuvre d'art comme de la théorie de l'action. Partout la référence aux sciences humaines reflue : linguistique, esthétique, et sociologie sont renvoyées à leurs techniques². On exalte l'ordinaire et le *sens commun* et la philosophie ne sort plus d'elle-même. La philosophie de l'art s'est déprise des prestiges de l'ontologie pour devenir analytique³ ; la philosophie du lien social s'est dégagée des exigences du politique pour devenir grammairienne ; et, en s'emparant de la grammaire comme d'un programme, la philosophie du langage s'est détournée du *factum linguae* sans pour autant se consacrer au *factum grammaticae* qu'elle ne cesse d'invoquer.

Cet éloge paradoxal de la grammaire nécessite que l'on revienne à la distinction du *langage* comme *factum loquendi* et de la *langue* comme *factum linguae*, *factum linguarum* et *factum grammaticae*⁴. Qui prétendrait proposer une pensée qui permette de tenir ensemble le sujet et la communauté du langage, le *factum loquendi* et le *factum linguae* ? La réponse, passe *aujourd'hui* par le structuralisme. C'est la thèse de Milner. Entre *palinodie*⁵, révision et *tombeau*⁶, ce *périple* s'oppose à la condescendance de ceux qui traitent le structuralisme comme une mode ancienne (il faut distinguer *doxa* et programme de recherche, p. 6, pp. 179- 180, p. 190), comme une simple méthode (le structuralisme proposait un paradigme qui enveloppait une nouvelle ontologie), ou comme une mauvaise *philosophie de l'esprit*⁷ (il s'érigait comme science du langage). Il ne s'agit donc pas moins que de comprendre le sens philosophique d'une aventure qui fut comme une *seconde navigation*.

1. Ce diagnostic est confirmé par J.-M. Marandin : « l'image sociale des linguistes semble avoir changé : on ne se moque plus de leur jargon, on constate (avec regret, soulagement, curiosité ...) qu'ils sont muets. C'est sans doute dû au fait que le discours de la linguistique s'est radicalisé dans son exigence de scientificité, avec ce que cela implique de spécialisation conceptuelle, technique et sociale ». *Cahier Jean-Claude Milner, op. cit.*, p. 16.

2. C. Lévi-Strauss avait prévu ce que la philosophie ferait des sciences humaines. Cf. le *Finale de L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, pp. 570- 573. Pour l'évolution du débat aujourd'hui, cf. les travaux de B. Karsenti, notamment le volume *Phénoménologie et sociologie*, Paris, PUF, 2001.

3. Cf. J.-M. Schaeffer, *L'art de l'âge moderne, L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIIIème s. à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992.

4. Sur ces distinctions, cf. *I.S.L.*, pp. 41- 43.

5. Sur la palinodie de Barthes, cf. R.B., p. 69 : le terme nomme une rétractation ; parle d'une vue retrouvée ; évoque un moment propre à la recherche socratique. Michel Deguy a fait de la palinodie un existentiel et une condition du poème ; cf. *Un homme de peu de foi*, Paris, Bayard, 2002.

6. *I.S.L.*, 9-11.

7. Cf. V. Descombes, *La dernière mentale*, Paris, Minuit, 1995, pp. 70 – 94 et *Les Institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996, pp. 154- 184. V. Descombes conduit cette lecture critique du structuralisme depuis *L'inconscient malgré lui*, Paris, Minuit, 1977. Sur la critique de Lévi- Strauss par V. Descombes, cf. J. Benoît, « Structures, causes et raisons, sur le pouvoir actuel de la structure », in *Archives de philosophie*, 66, 2003, pp. 74- 88.

§2 Comment on écrit l'histoire

On peut rendre compte du *Périple structural* en lui-même ou l'inscrire dans un ensemble cohérent dont il offrirait la clef rétrospective. C'est du moins l'hypothèse : y convergent l'enquête historique, le tableau du présent, le souci du système. *Le périple structural* est d'une certaine manière le point d'aboutissement du système de *l'Introduction à une science du langage* et de l'histoire : il constitue l'archéologie du *Constat*, la réponse à *Y a-t-il une vie intellectuelle en France ?* comme le pendant du *Pas philosophique de Roland Barthes*. Ce qui se déclinait là sous la forme de *Situations* (Sartre est un des personnages éminents de cette reconstruction¹) ou ailleurs comme *conditions* devient ici *récit*. Il s'agit de penser ensemble l'historique et le fondamental.

a) Hegel distingue dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire* trois manières d'écrire l'histoire : *l'histoire originale*, *l'histoire réfléchie* et *l'histoire philosophique*². Profondeur de Milner. Loin de céder à la dialectique dont il n'ignore rien³, il écrit la triple histoire du *périple structural* (ce syntagme vaut pour éviter *structuralisme*⁴) : l'histoire *originale* car il en fut un des acteurs, témoin sensible de la théorie comme de la doxa – « il décrit les actions, les événements et les situations qu'il a eus devant les yeux »⁵. Mais cette histoire est aussi *réfléchie* car Milner propose à la fois une histoire *universelle* qui enveloppe les pays, les genres et les questions les plus variées, une histoire *pragmatique* et *critique*⁶. Il compose surtout *l'histoire philosophique du structuralisme*, et faut-il dire pour la France, la première du genre⁷. La philosophie de l'histoire, précisait Hegel, ne signifie rien d'autre chose que sa *considération réfléchie*. Cette considération réfléchie prend ici la forme du *paradigme*.

b) Milner aux trois histoires – leur articulation gouverne le plan du livre et le jeu de ses titres. *L'histoire originale* concerne les *figures* ; l'histoire *réfléchie*, le *périple* ; l'histoire *philosophique*, le *paradigme*. *Figures et périple* définissent la première partie de l'ouvrage, le *paradigme*, sa deuxième partie. Les *figures* appellent le portrait, le *périple*, le récit, le *paradigme*, le traité. Entre Diogène Laërce et Philostrate, d'une part, ou, plus proche de nous, le Sainte-Beuve de *Port Royal* et le Hegel des *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, d'autre part, Milner réussit sur des registres différents dans un style à la fois lumineux, profond et toujours beau dans sa vigueur même qui exclut la complaisance.

1. Il y a le Sartre de Benveniste (pp. 97-98 et 111) et le Sartre de Barthes, cf. p. 101 et 203 et surtout *R.B. Milner* démontre que Barthes doit l'énallage à Sartre, pp. 25-33 et 41, 52, 61, 64 ; 80 et 81. F. Dosse intitule les deux premiers chapitres de son *Histoire du structuralisme : L'éclipse d'une étoile : Sartre, et Naissance d'un héros : Lévi-Strauss*, op. cit., pp. 19-35. Milner explique pourquoi le structuralisme prit la place du « platonisme sartrien » (p. 174) et comment le reflux du premier après mai 68 permit le retour du second. C'est que Sartre avait « articulé cet apparemment du philosophe antique et du militant d'aujourd'hui », p. 176.

2. Paris, Vrin, 1963, p. 19 sq.

3. Pour *dialectique*, cf. pp. 90-101. Il y va de la possibilité de lire chez Benveniste la trace d'une dialectique hégélienne et marxiste. Il reste, on y revient, que la dialectique ne se confond pas avec la thèse structuraliste de la différence de l'identité et de la ressemblance.

4. Cf. malgré tout, le projet clairement énoncé p. 7 : « donner une idée plus exacte et mieux fondée de ce qu'on a appelé le *structuralisme* ». Nous noterons cependant que Milner renvoie ici l'appellation à un *on* (« ce qu'on a appelé le *structuralisme* »). Sa préférence va de toute évidence aux adjectifs *structural*/ *structuraliste*. Cf. « des acteurs majeurs du *programme structuraliste* », p. 87 ou 108. Sur le rapport des deux prédicats « linguistique » et « structural », cf. p. 144. Le fin mot est délégué *in fine* : « On a été tenté de séparer le mouvement proprement scientifique du "structural" et sa reprise dans l'espace dans l'espace de la notoriété ou même de la mode, au point de réserver le nom de "structuralisme" au second phénomène » p. 204.

5. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, p. 17. Milner peut dire : *j'y étais* et la mention de communications personnelles n'est pas rare. Cf. par exemple : « je peux en tout cas témoigner du fait qu'en 1958-1959, Benveniste passait pour « très à gauche »... » p. 99. Sur la position du témoin, cf. p. 88 et *N.J.*, p. 143 sq.

6. Elle n'ignore rien des travaux les plus récents et elle sait remercier. Rien de cavalier dans ce livre surplombant et informé.

7. *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, Seuil, 1968 reste un monument d'histoire originale, *L'histoire du structuralisme* de F. Dosse, (deux volumes, La découverte, Paris, 1991 et 1992) une tentative d'histoire réfléchie.

Périple structural. L'adjectif détermine l'objet de l'enquête, le substantif, *comment on écrit l'histoire*. *Périple* désignait chez les géographes de l'antiquité un genre littéraire : le périple, c'était la *circumnavigation*, (Hérodote, 6, 95), la croisière à vue des côtes (Thucydide, 2, 80), puis leur description (Lucien, *Histoire consacrée*, 31). De nombreux géographes grecs intitulèrent *périple* leur propre invention de la terre (Scylax, Arrien, Agatharclide, Hannon). L'*Encyclopédie* s'en souvient.

Le *périple structural* est bien la description des massifs et des arêtes du structuralisme depuis les rivages de l'après-coup. C'est aussi une histoire des sommets. Pourtant périple doit être entendu en un autre sens géographique : c'est la définition d'un périmètre. Ici, le périmètre est hexagonal. Le *périple structural* de Milner est un *voyage en France* (Stendhal) – qui n'exclut pas l'Amérique¹. Il entend dégager une *école de Paris*, comme l'*Introduction* avait défini une *école de Cambridge*². Mieux, on pourrait, en reprenant le titre de Bally, parler de *structuralisme général* et de *structuralisme français*³. Enfin, *périple*, c'est aussi une manière de voyager : une manière non aboutie, une aventure qui ne correspond pas au modèle téléologique de la raison dans l'histoire. La part de l'accident n'y est pas réduite. S'il y a un périple structural, c'est au titre d'une aventure de la raison qui est aussi une *aventure de la liberté* – c'est-à-dire de la négation : *les pas de J. C. Milner*⁴. Et si l'aventure semble achevée (pp. 219- 232), elle n'est pas sans lendemain⁵. Milner distingue dans l'entreprise structuraliste un art de la *prédiction synchrone* (pp. 233- 234) : Tirésias ou Calchas plutôt que Cassandre, il ne s'interdit pas l'exercice. C'est dire aussi que le *périple structural* n'est pas terminé, mais que son destin, à la manière de ces rivières souterraines qui affluent après le long secret des terres, pourrait être de refaire surface, pour peu qu'on sache en identifier la source.

c) *Figures : philosopher par figures*, c'est moins proposer la galerie de portraits critiquée par Hegel, qu'épouser la conviction que l'histoire de l'Idée est une histoire concrète et qu'elle plonge ses racines dans l'histoire des hommes qui la défendent comme elle les traverse. On opposera à Hegel telle page de l'*Introduction à une science du langage*⁶ : « dans les sciences humaines, les programmes les plus intéressants sont liés à des individus, à des hommes et c'est là peut être la justification de leur nom [...] »

1. « La géographie de ces centres successifs ou simultanés dessine un réseau international de grande envergure, qui propose comme un contrepote des exils », p. 180. On n'omet pas pour l'Europe, *Roman Jakobson's Approach to Language, Phenomenological Structuralism*, de E. Holenstein, London, I.U.P., 1976 et l'article de K. Pomian « Strutturalismo » dans l'*Enciclopedia* Einaudi, tome II, pp. 723- 764.

2. « Pour désigner le mouvement sociologique auquel ce programme a donné naissance, nous emploierons le nom purément descriptif d'école de Cambridge », *I.S.L.*, p. 13 et sq. Cf. aussi « École de Cambridge et de Pensylvanie : deux théories de la transformation », *A.L.*, pp. 179- 217.

3. Cf. C. Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, 1932. Ce dualisme reflète celui du *factum linguae et du factum linguarum*. On remarquera que le texte de Bally se situe entre les deux recueils de Meillet : *Linguistique historique et Linguistique générale*, Paris, Klincksieck, 1926 et 1936. Cf. aussi, et plus proches de nous, N. Ruwet, *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris, Seuil, 1972. Ce rapport du fait de la langue et du fait des langues est le point de départ de la linguistique d'A. Culioli ; cf. par exemple, *Variations sur la linguistique*, Paris, Klincksieck, 2003, p. 48.

4. Que le périple soit une déambulation c'est bien ce qu'attestent les premières pages de la monographie consacrée à Barthes (« mieux baliser le périple d'un sujet aventureux », p. 10) ; que cette déambulation soit aussi l'histoire d'une négation, c'est ce que sous entend le titre : *Le Pas philosophique de Roland Barthes*. Après tout, Milner écrit bien : « entre la marche et la négation, j'ai souhaité réduire l'indéfinition ». On s'autorisera du poème de P. Valéry, *Les pas* qui unit dans l'homonyme la démarche et le négatif : « Ne hâte pas cet acte tendre, / Douceur d'être et de n'être pas, / Car j'ai vécu de vous attendre, / Et mon cœur n'était que vos pas ».

5. *I.S.L.*, p. 9-10.

6. « Les événements et les actes de cette histoire sont, par suite d'un genre qui fait que leur matière et leur valeur sont distincts de la personnalité et du caractère individuel (tandis que dans l'histoire politique, l'individu, selon la particularité de sa nature, de son génie, de ses passions, de l'énergie ou de la faiblesse de son caractère, d'une manière générale selon ce pourquoi il est cet individu déterminé, est le sujet des actions et des événements), et même les productions dans cette histoire sont d'autant plus excellentes qu'on peut moins les imputer à l'individu particulier et moins lui en attribuer le mérite et qu'elles dépendent davantage au contraire de la pensée libre, du caractère général de l'homme en tant qu'homme et que cette pensée dépouvue de la particularité même est le sujet qui produit ». *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, I, Paris, Gallimard, 1954, p. 24.

les formes de l'individualité forte, de l'homme exceptionnel, du nom propre sont là récurrentes, se combinant avec quelque étrangeté à l'épistémologie ordinaire de la science »¹. Milner décrira ce qui fait l'invention d'un grand linguiste : sa manière de conclure – « conclure victorieusement une argumentation, c'est alors que, déguisée du vêtement de la déduction, se glisse la pointe subjective » (p. 132). L'écart avec Hegel n'est pas moins grand en ce qui concerne le rapport de la science et de la politique que pour ce qui est du poids accordé aux individus dans l'histoire de la pensée² : par la bande, c'est aussi *Marxisme et structuralisme* qui se trouve ainsi réécrit³. Tout comme Barthes fut marxiste⁴, il y a une politique de Benveniste (pp. 87- 101) et une géopolitique du structuralisme dont l'épicentre fut Paris et le maître d'œuvre, Meillet⁵. Au reste, *l'école de Paris*, qui posait comme axiome que la langue est un phénomène social avait sa thèse sur la société qui n'était pas marxiste (pp. 51- 53) : si elle avait mis la lutte des classes au centre du dispositif, elle ne pouvait accepter la distinction infrastructure/superstructure qui produisait une dissymétrie entre la langue et la société⁶.

Les figures du structuralisme portraiturees ici sont Saussure, Dumézil, Benveniste, Barthes, Jakobson et Lacan. Jakobson mis à part, elles dessinent *l'école de Paris*, c'est-à-dire, une *constellation*. Les réussites de ce portrait de groupe sont immenses : le bonheur de l'écriture est complet, la touche porte toujours⁷. Les figures se détachent avec une netteté parfaite.

§3 Déterminer quelle furent les vocations (destinées choisies, appelées, à tout le moins consenties – et non destins passivement subis⁸) des structuralistes français et préciser quelle fut l'incidence de la vie sur leur pensée : il y faut la précision de l'historien, les connaissances du sociologue et la générosité de l'enquêteur.

Soulignons deux points de structure : il s'agit de faire un portrait de groupe. Or, comme chez Poussin, on a d'abord du mal à entendre le dessin général : il faut passer par chaque figure, traitée comme pour elle-même, puis prendre du recul et juger de l'ensemble⁹. Ce

1. *I.S.L.*, p. 17 et pp. 137- 148. Cf. aussi *A.L. passim*.

2. *Leçons sur l'histoire de la philosophie, op. cit.*, p. 56.

3. Cf. L. Sebag, *Marxisme et structuralisme*, Paris, Payot, 1964. Cf. B. Karsenti, « Selon Sebag », in *Cahiers de l'Herne Claude Lévi- Strauss* à paraître. Nous remercions l'auteur de nous avoir concédé la lecture de ce texte avant sa publication.

4. *R.B.*, pp. 45-55.

5. « À prendre Meillet pour centre du dispositif, plutôt que son maître Saussure, on comprend que le structuralisme européen, doctrinalement issu du *Cours*, est inséparable, quant à son développement matériel, du dessein institutionnel de Meillet. Dès 1914-1915, Jakobson y avait été rendu sensible par son maître Troubetzkoy. En 1928, la phonologie naissante annonce un ses références intellectuelles en citant Saussure ; en même temps, elle conclut une alliance avec le réseau Meillet ; l'Europe de la science linguistique serait coextensive à l'Europe continentale des vainqueurs du traité de Versailles, de Paris à Moscou en passant par Prague » p. 49.

6. « Dans le modèle de l'école de Paris, la symétrie de la relation de détermination est décisive ; elle explique que l'œuvre de Meillet s'organise en deux versants opposés : travaux qui éclairent la langue par la société et travaux qui éclairent la société par la langue. N'est pas moins décisive la circulation en tous sens de la relation de causalité : privilégier une instance (la dernière) sur une autre rend impossibles et vaines toutes les contributions de l'école de Paris en matière de société. Qu'il s'agisse de Meillet ou de Dumézil » p. 52.

7. À une nuance près, qui touche au *fond*, on pense à cet éloge paradoxal rendu par Hegel au cardinal de Retz : « ceci convient aux mémoires français. Ils sont souvent écrits par des cerveaux spirituels sur de petites séries d'événements et contiennent en général pas mal d'anecdotes en sorte que le fond est maigre, mais bien souvent, ce sont de vrais chefs d'œuvre historiques, comme ceux du cardinal de Retz ; ceux-ci présentent un champ historique plus vaste ». *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, p. 19.

8. « Car il faut prendre conscience de ceci : le programme de recherches ne préexistait pas aux sujets : ils l'ont trouvé, mais proprement inventé, par une décision à chaque fois singulière. Certains, je pense à Saussure, ont rencontré sur leur chemin la solitude et le chaos, alors que le monde était paisible ; d'autres ont rencontré le bonheur alors que le monde se couvrait de décombres ». p. 8.

9. Cf. à propos de Dumézil : « L'œuvre de Georges Dumézil vaut par elle-même, cela va sans dire. De ce fait, elle peut et doit être interprétée de manière autonome ; cela a été fait à plusieurs reprises et de manière parfois excellente. Mais d'autre part, elle s'inscrit dans un ensemble de vaste ampleur, un véritable programme de recherches dont elle constitue une pièce particulière ». P. 46. On se plaira à imaginer un Poussin peignant l'école de Paris comme Raphaël l'école d'Athènes. L'analogie est favorisée par le parallèle explicite entre l'école linguistique de Paris et l'Académie platonicienne, p. 47. Sur le rapport des personnages au groupe chez Poussin, cf. C. Lévi-Strauss, *Regarder, écouter, lire*, Paris, Plon, 1993, pp. 12-17.

en quoi nous sommes aidés par la synthèse : la *constellation des sujets* (pp. 169- 177). Qui plus est (c'est le deuxième point de structure), certaines figures ont droit à un diptyque : Benveniste, Barthes, Lacan sont présentés en deux tableaux qui forment plutôt un hendiadyn (p. 160) ; Saussure, Dumézil et Jakobson sont campés en un seul coup.

a) Saussure d'abord : lire le *Cours de linguistique générale*, c'est comprendre le rapport du texte à son auteur, et ne pas céder à la puissance rétroactive du vrai pour retrouver, par delà les prestiges de la paléonymie, le programme d'une linguistique comme science rigoureuse : il faut en mesurer la nouveauté derrière la nécessité des vieux noms¹. Saussure doit à Aristote un modèle de scientificité triplement défini par le principe de l'unicité de l'objet et de l'homogénéité du domaine ; par celui du minimum et du maximum² ; et par celui de l'évidence. Or, l'objet de la linguistique n'est pas le langage, mais la langue comme point de vue défini par la constance et la répétabilité des phénomènes³. Le minimalisme de Saussure se mesure à l'unicité de l'axiome de la linguistique (« la langue est un système de signes ») et à celle de son concept : le signe. « De cet axiome unique, réputé évident, et de ce concept unique, non défini, suivent en droit tous les théorèmes de la science ». Le nom ancien de *signe* ne doit pas dissimuler la nouveauté d'une invention car loin de proposer, comme *La Logique de Port Royal*, une théorie asymétrique du signe reposant sur une doctrine de la représentation⁴, Saussure invente la théorie de sa réciprocité, fondée sur une doctrine de l'association : « Il n'y a de signifié que dans la mesure où il y a du signifiant ; le signifiant n'est tel que dans la mesure où il y a un signifié ». Cette théorie du signe ne va pas sans paradoxes. Milner en pointe deux, d'inégale portée. D'abord, le *signifié* de Saussure demeure insaisissable : il ne saurait se confondre avec le concept tel que le définit la doctrine de la représentation⁵. Ensuite, c'est la *vexata quaestio* de l'arbitraire. Milner discute Benveniste qui voyait dans cette théorie un pas en arrière par rapport au *Cours*. Certes, objectait Benveniste, la relation du représentant au représenté est arbitraire, mais comment le serait celle du signifiant et du signifié qui sont définis par une association réciproque, donc nécessaire ? Deux images de Saussure vont permettre de résoudre l'objection. C'est d'abord l'analogie de la feuille dont la pensée est le recto, et le son, le verso : tout comme le recto requiert le verso et réciproquement, l'existence du signifiant requiert l'existence du signifié et réciproquement. En ce sens, il y a bien relation nécessaire. « Mais pour autant, la configuration d'un signifiant particulier ne détermine pas le dessin tracé au verso. En ce sens, il y a non-relation ». Si l'objection tombe, une énigme demeure cependant : si le lien n'est ni de nécessité, ni d'institution, « comment le signe tient-il ensemble ? ». C'est ici qu'intervient une des plus importantes innovations de la doctrine : « si un signe donné tient, c'est par les autres signes ». Saussure l'exprime par la belle image de la naissance des vagues (*C.L.G.* II, 4, §) : la forme de la vague n'est analogue ni à la forme du vent, ni à la forme de l'eau et une vague ne saurait exister isolément : il faut considérer l'ensemble⁶.

1. Sur la paléonymie, cf. J. Derrida, *L'archéologie du frivole*, Paris, Galilée, 1973.

2. « Les propositions de la science sont soit des théorèmes, soit des axiomes ; un nombre maximum de théorèmes doit être déduit d'un nombre minimum d'axiomes, exprimés par un minimum de concepts primitifs. Minimalisme épistémologique ».

3. Cf. *J.S.L.*, I, 2, « L'objet de la linguistique », pp. 38-51.

4. Milner renvoie à la synthèse proposée par Foucault dans *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 72- 81. Les analyses plus récentes de M. Dominicy et de J.C. Pariente ne la contrediraient pas.

5. Deux voies se sont ouvertes ici : un schématisme du signifié, voie empruntée par Benveniste ; un scepticisme sur le signifié qui se trouve exclu de la linguistique. Sur le rapport du concept et du signifié, cf. les travaux récents de Robert Martin.

6. On comparera cette théorie de la vague aux remarques proposées par Aristote sur le sourire des ondes dans son *Problème XXIII*, I, 2, 11, 12, 17, 24, 28, 29. Il est possible qu'Aristote reprenne ici un topos grec. Cf. « le sourire innombrable des flots marins » dans *Prométhée enchaîné*, 89.

De la même manière, dit Saussure, la langue est articulée en signes par la rencontre de la pensée et du son. « Chaque signe peut être envisagé comme la rencontre particulière de telle pensée et de tel son, mais cette pensée et ce son ne préexistent pas à la rencontre elle-même. Or cette rencontre concerne d'un seul mouvement le flux général de la pensée et le flux général des sons. Elle y détermine de manière solidaire toutes les divisions. Un signe donné n'existe que par les autres signes. Plus exactement, un signe donné n'existe que par ce qui permet aux autres d'exister ». On aura reconnu ici ce que Milner ne veut pas nommer le *holisme de Saussure*, peut-être pour éviter une confusion avec la définition anthropologique du terme, mais plus sûrement encore, pour insister sur la nouveauté ontologique de cette thèse qui peut se dire dans le lexique des grands genres du *Parménide* ou du *Sophiste* à condition de ne pas vouloir par là réduire l'invention : « une propriété ne peut être obtenue que par la seule opération de division ou de coupure [...] La conséquence s'impose alors : il n'y a de propriétés que différentielles ». La différence prime l'identité car la différence de la différence et de l'identique est déterminée par une doctrine de la négation : « Une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit, mais dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs » (*CLG* ; II, 4, §4)¹. Par là, Saussure introduit un type nouveau d'entités : l'entité linguistique qui n'existe que par des différences², ainsi qu'une nouvelle ontologie aussi éloignée du platonisme que du rationalisme leibnizien. Il y a disjonction entre identité et ressemblance³.

Plus que par l'unicité de son objet ou par la récurrence de ses procédures, c'est par cette ontologie qui sut dénouer l'identique et le semblable que le périple structural a assuré sa cohérence de paradigme.

b) À ce titre, la seconde *figure* peut surprendre. Elle donne au périple le ton de l'aventure et la forme de l'histoire. De fait, l'appartenance de Dumézil au paradigme structural est paradoxale, moins parce que Dumézil la refusa (*Mythe et épopée*, III, pp. 15-16), que parce que sa linguistique s'inspirait de la linguistique comparée et non de Saussure. L'objectif de ce portrait est alors triple : établir l'existence de l'école linguistique de Paris, en faire un centre du *périple structural*, et voir en Dumézil son plus digne représentant. En somme, si le portrait de groupe cache des portraits singuliers, le portrait singulier de Dumézil est l'occasion d'un portrait de groupe : « son œuvre s'inscrit dans un ensemble de vaste ampleur, un véritable programme de recherches dont elle constitue une pièce particulière ». Après avoir établi ce qu'il convient d'appeler « école de Paris », son objet, sa qualité, son cadre institutionnel et son exceptionnelle lignée (« De Bréal à

1. On lira dans les manuscrits récemment retrouvés de Saussure cette déclaration : « il me semble que l'on peut l'affirmer en le proposant à l'attention : on ne se pénétrera jamais de l'essence purement négative, purement différentielle de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence : il n'y en a aucun, dans aucun ordre, qui possède cette existence supposée – quoique peut-être, je l'admets, nous soyons appelés à reconnaître que, sans cette fiction, l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme ». *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2003, pp. 64-65 ; 72-74 et 82-83. Cf. les remarques de J. Garelli, « Perplexités de Saussure », in *Archives de philosophie*, 66, 2003, pp. 89-117.

2. « L'entité linguistique, telle que la décrivait Saussure n'existait que par des différences : son être était traversé de la multiplicité de toutes les autres entités de la même langue : il n'était plus à proprement parler une unicité ; il y avait donc des êtres qui n'étaient pas un être, ou dont l'unicité était définie autrement : c'était l'unicité d'un entrecroisement de déterminations multiples, et non pas une unicité centrée autour d'un point intime d'identité à soi ». P. 37. Sur « Les Uns », cf. *N.I.*, p. 28 sq.

3. On pourrait insister, en marge de Milner, sur la proximité de ces avancées et de celles de Valéry : rencontre du son et du sens d'une part, théorie de la négation si essentielle au symbolisme d'autre part. Il n'est pas jusqu'aux images (la feuille et la vague) qui ne trouvent leur place dans une poétique du symbolisme. Cf. P. Valéry : « "Une vague" - En quoi est-elle la même ? C'est la continuité des formes et du mouvement », in *Mélange, Œuvres*, I, Pléiade, 1957, p. 289. On rappellera la magistrale lecture du sonnet de Mallarmé qui insiste sur « la loi de contradiction » dans *M. T.*, p. 29 sq.

Saussure, de Saussure à Meillet, de Meillet à Benveniste, qui en marque la fin ») ; après avoir substitué à Saussure la figure exceptionnelle de Meillet, Milner peut évoquer la pierre d'angle du programme : « une langue est un phénomène social »¹, ce qui le conduit à traiter pour elle-même la question doctrinale de la nature et de la société dans l'école de Paris. Pour assurer l'intégration de la grammaire comparée à l'idéal des sciences de la nature, il fallait poser que si les langues ne relèvent pas de la nature mais des sociétés, les lois phonétiques sont aussi constantes que les lois de la nature. En fait, ces deux hypothèses se combinent : la contingence des lois de l'indo-européen atteste qu'on n'est pas en présence d'un phénomène de la nature et leur nécessité, qu'on n'est pas en présence d'un phénomène sur quoi les volontés particulières aient prise. Le nom qui éclaire ces deux données est celui de *société*. Le rapport entre société et langue repose sur deux axiomes : « il faut d'une part qu'entre langue et société la relation de détermination causale puisse être symétrique ; il faut d'autre part que soient causes déterminantes la langue comme tout, et la société comme tout ». Tout comme il a substitué Meillet à Saussure, Milner substitue Fustel de Coulanges à Durkheim car le programme de Fustel de Coulanges était d'emblée un programme indo-européaniste fondé sur l'étude de la langue². L'école de Paris doit donc être comprise comme la combinaison de trois sources : la linguistique indo-européenne issue du *Mémoire de Saussure* ; la science positive des représentations sociales passées, illustrée par la *Cité antique* ; le modèle général des sciences de la nature. Il appartenait à Dumézil, après un passage par Frazer de quitter Frazer et de revenir à Fustel renforcé et épuré par Meillet. Soit, du point de vue du programme : les croyances d'une société sont sociales, tout comme sa langue ; elles lui sont donc propres et nul modèle commun à l'humanité toute entière ne convient. Faire le portrait de Dumézil, c'est donc trouver sa place au sein de l'école de Paris³. C'est ici que s'explique en effet l'énigme d'une nécessité sociale. « Le problème peut s'énoncer ainsi : comment est-il possible que les hommes parviennent à constituer, par les rapports qu'ils établissent entre eux aux lieux mêmes où ils échappent à la nature, des règles qui leur apparaissent aussi nécessaires et incontournables que les lois de la nature ? » Alors que le structuralisme répond par la structure, Dumézil, répond, avec toute l'école de Paris, par la société. On mesurera bien la distance qui sépare Dumézil de Lévi-Strauss : le premier choisit la société quand le second opte pour la structure ; le premier veut que « les règles qu'il reconstruit [soient] des règles déclaratives – si même leur déclaration était soumise à une discipline de l'arcane », le second tient que les règles gouvernant les systèmes de l'anthropologie ne sont pas nécessairement exprimées par ceux qui y sont assujettis ; enfin, la structure et le structural de Dumézil fonctionnent de manière anti-structuraliste, comme des moyens, non pas comme des fins ; alors que l'objectif de Lévi-Strauss est précisément d'établir ces structures⁴. « Plus linguiste que Lévi-Strauss, et peut-être pour cette raison même, Dumézil rompt de fait avec la linguistique » (p. 59).

1. Double conséquence : ce que l'on sait des données d'une société peut éclairer une langue ; ce que l'on sait de la langue peut éclairer les données d'une société. Si Meillet réussit l'aller retour, de manière générale, on partira de la langue : on est fondé à user de la grammaire comparée pour mieux connaître les sociétés.

2. Lui manquait seulement une linguistique indo-européenne suffisante : lors de la publication de la *Cité antique* (1864), la grammaire comparée n'a pas encore connu la révolution des néogrammairiens et du *Mémoire de Saussure* (1872 et 1878).

3. Milner avait déjà évoqué l'œuvre de G. Dumézil dans *Dumézil et Nostradamus, D.F., op. cit.*, pp. 73-107

4. Cf. in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », pp. 43-69 ; « La notion de structure en ethnologie », pp. 329-377 et *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1973, « Sens et usage de la notion de modèle », pp. 89-101.

L'historien se fait archéologue, *nouvel archiviste*, capable de tracer un nouveau cadastre. Filigrane ? Palimpseste ? Image dans le tapis ? Le portrait de Dumézil a un dernier objectif qui consiste à faire émerger derrière les grandes figures reconnues du structuralisme une nouvelle école. Il s'agit de substituer Dumézil et l'école de Paris à Lévi-Strauss et à l'école phonologique, mais aussi Meillet à Saussure et Fustel de Coulanges à Durkheim – opération capitale et qui s'avance masquée. De fait, Lévi-Strauss ne fait pas l'objet d'un développement thématique bien que son nom revienne fréquemment (p. 37, p. 46, p. 179 et surtout, p. 197). L'auteur évoque son incompetence, (p. 8), mais rien n'oblige à le croire. Si l'on tient compte de ce que Lévi-Strauss est absent des pages consacrées à Jakobson¹, on fera l'hypothèse que dans ce *périple structural*, Milner entend substituer à l'axe Saussure- Durkheim- Jakobson- Lévi-Strauss, l'axe Fustel de Coulanges- Meillet- Dumézil. La portée de cette « détection fictive », qui relève de l'art des jonctions, est un des acquis majeurs de ce périple.

c) Le portrait de Benveniste est le point où se rejoignent la linguistique de Saussure et celle de l'école de Paris. C'est un Benveniste en Hamlet que nous offre l'auteur du périple (p. 108), un Hamlet qui aurait vécu dans le secret de son existence l'ontologie structurale qu'il avait portée au plus haut. C'est l'Hamlet de l'acte II que Nietzsche disait accablé par son savoir. C'est, comme chez Lacan lui-même, un Hamlet mélancolique (p. 226).

À ce titre, jamais diptyque ne fut plus réussi. Dans le premier volet, « Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste », il s'agit de comprendre la résistance de Benveniste aux thèses d'Abel reprises par Freud². Freud qui posait que le rêve ne connaît pas le *non* en déduisait d'une part qu'il réunit volontiers les contraires et les représente simultanément par un seul élément (c'est la thèse de *l'indifférence*), d'autre part qu'il remplace volontiers un élément par celui qui lui est opposé dans l'ordre du désir. Or il trouve dans la lexicologie d'Abel la constatation qu'en égyptien, le même matériel phonique peut désigner des réalités opposées : ainsi, le même hiéroglyphe peut désigner *fort* ou *faible* car en réalité, il désigne tous les degrés de la force. La thèse de l'indécidabilité qui postule que les Uns du rêve ne correspondent pas aux Uns du réel trouverait alors une confirmation dans la langue. Dans un cas comme dans l'autre, c'est à la *Deutung* de lever l'ambiguïté. On mesurera la fraternité de cette thèse avec l'ontologie de Saussure. Ne s'agit-il pas de nier le principe leibnizien des Indiscernables selon lequel il ne se peut que deux êtres qui seraient semblables par toutes leurs propriétés soient néanmoins distincts ? On se demandera donc pourquoi Benveniste, en saussurien orthodoxe, pouvait critiquer une thèse qui semblait, elle aussi, orthodoxe. Mais c'est précisément que pour Abel comme pour Freud, il s'agissait d'introduire, à partir de l'extérieur des différenciations dans l'objet, sur des points où l'objet lui-même ne les différenciait pas ; alors que pour Benveniste, c'est la langue et elle seule qui accomplit toutes les différences. La thèse d'Abel portait donc atteinte au concept même de langue tel que le *Cours* le définissait : un système de différences.

Certes, il n'est pas difficile de montrer que la thèse d'Abel de l'homophonie occasionnelle des antonymes trouve chez Benveniste de nombreuses confirmations. Milner rappelle l'analyse de la racine **dô*- qui peut signifier à la fois *donner* et *prendre* et celle

1. Cf. pourtant « la relation bilatérale entre Jakobson et Lévi-Strauss, condition matérielle nécessaire du programme structuraliste impliquait un troisième homme ». P. 197. Il s'agit de Koyré.

2. K. Abel, « Über den Gegensinn der Urworte ». Le texte de Freud se dédouble en un compte rendu de l'article de Abel dans *Jahrbuch für Psychoanalyse*, II, 1910 et en un commentaire enchâssé dans l'édition de 1911 de *L'interprétation des rêves*. Cf. enfin Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » 1956.

du mot grec *aidos* qui exprime à la fois la *honte* et l'*honneur*. En outre, le linguiste souligne que la langue regorge de ces exemples¹. Il expose les *ordres et les raisons de la langue* : tout mot qui désigne la limite séparatrice entre deux domaines est un mot *dédoublé*². Si Benveniste est resté sur ses positions, c'est donc pour une question de doctrine qui est aussi une affaire de style, un style constamment occupé à maintenir des distinctions là où les propriétés sont indistinctes : « Or, le lecteur se convaincra aisément de ce qui caractérise le moment benvenistien par excellence : parvenir à démontrer que deux objets linguistiques indiscernables par leurs propriétés dans la langue, doivent être néanmoins comptés pour deux au regard de l'analyse ». Les exemples reviennent à admettre, contrairement à Leibniz, qu'il existe dans la langue des êtres linguistiques distincts *sola positione*. Ainsi, s'il y a de l'indiscernable chez Abel et chez Freud, c'est au nom d'un discernement externe tandis que s'il y a de l'indiscernable chez Benveniste, c'est tout au contraire parce qu'il n'y a pas d'instance externe et que la décision ultime revient à la structure. Faut-il voir derrière cette décision épistémologique, une faille indiscernable coupant en deux la vie du linguiste ?

Le second volet va traiter la question de manière exemplaire. Le titre *Ibat obscurus* appelle une nouvelle méthode. Certes, il y va encore du paradigme indiciaire et de la détection fictive, mais on pense plus volontiers à la notion d'écriture ésotérique et à l'herméneutique de Léo Strauss dont on rappellera qu'il affirmait : « on peut se demander si certains des grands écrivains du passé n'ont pas adapté leur technique littéraire en exprimant exclusivement entre les lignes leurs opinions sur toutes les questions cruciales d'alors »³. L'analogie entre la méthode de Strauss et celle de Milner dans ce chapitre est confirmée par l'évocation de la devise de Spinoza : *Caute* (p. 89). C'est d'abord à la politique de Benveniste que Milner applique cette *lecture entre les lignes*. Si l'on veut se souvenir des déclarations ouvertement anti-colonialistes du jeune Benveniste, si l'on veut rappeler ses amitiés surréalistes, et aussi ses graves difficultés avec les autorités militaires, on comprend mal le silence politique qui les suivit. Milner ne conclut pas de ce silence à un retrait de l'intervention politique, mais au contraire à sa persévérance sur un mode ésotérique : « à la lecture des contributions scientifiques, on a parfois l'impression de messages politiques, déposés à l'intention de qui saura les reconnaître ». Il s'agit alors d'identifier des messages politiques dans les œuvres scientifiques. En 1935, c'est la référence à Hegel dans la *Préface des Origines de la formation des noms en indo-européen* (1935) ; en 1936, c'est l'évocation de la dialectique du maître et de l'esclave dans l'article « *Liber et liberi* ». En 1939, Benveniste soutient contre Saussure la thèse que le signe est nécessaire et non pas arbitraire : une fois de plus, le mot de *dialectique* apparaît sous une forme qui ne laisse guère de doute sur la référence hégélienne. S'agit-il « d'être à Saussure ce que Marx a été à Hegel, celui qui contredit et qui contredisant fait avancer » ? Le mot de

1. Sur l'exemple en linguistique, cf. *J.S.L.*, pp. 117-128.

2. Soient les cas analysés de *altus*, *sacer*, *faute*, *risque* et, plus loin, en appendice, les développements consacrés aux mots préfixés en *dé-* (démultiplier et dédoubler), en *in-* (intenable, inflammable) et en *re* (refaire un geste, tout refaire). Soit aussi le cas de *Un* qui ne se dit pas de ce qui est unique : écrire « un cygne » signifie qu'il peut y en avoir plusieurs, alors qu'on ne dit pas « un soleil » mais « le soleil ». Milner revient aussi sur la *différence* entre *risquer sa vie* / *risquer la mort*.

3. L. Strauss, *Persecution and the Art of writing*, 1941, *La persécution et l'art d'écrire*, Paris, 1989, p. 60. À la manière d'Heidegger, proposant de relire toute l'histoire de la philosophie à la lueur de l'hypothèse de la métaphysique comme ontothéologie, c'est-à-dire comme voilement-dévoilement de la différence ontologique, L. Strauss, qui avait été son élève, proposait ainsi de relire des pans entiers de la philosophie occidentale à la lueur oblique de cet art d'écrire, voilant et dévoilant les intentions de l'auteur. Sur L. Strauss, qui fait l'objet d'un regain d'intérêt comme d'une exploitation idéologique, cf. la synthèse de P. Altini, *Linguaggio del potere e Linguaggio della filosofia*, Bologna, Il Mulino, 2000 et L. Jaffro, B. Frydman, E. Cattin, et A. Petit, *Art d'écrire, Politique, Philosophie*, Paris, Vrin, 2001.

« dialectique » continue de fonctionner de manière technique en 1958, dans « De la subjectivité dans le langage »¹. L'enquête s'appuie parfois sur un terme, (*Noms d'agent et Noms d'action* est étudié pour établir la permanence de la pensée marxiste), parfois sur une allusion (la révolution chinoise est évoquée dans un article de 1958 : « Catégories de pensée et catégories de langue »). Dans « La philosophie analytique et le langage », il s'agit, bien avant la critique du performatif par Bourdieu, de condamner ces « énoncés performatifs qui ne sont pas des actes ». Critiquer d'Austin c'est aussi s'expliquer avec Sartre : Benveniste « désavoue non pas tout engagement, mais bien tout engagement qui se limiterait à l'initiative solitaire ». La thèse d'une politique de Benveniste ne se heurte-t-elle pas à un fait ? Jamais il n'adhéra au P.C.F. Milner propose alors un syllogisme. Il convainc : « le silence avéré de Benveniste en matière politique peut s'éclairer ainsi : on ne parle que si parler est un acte ; pour que parler soit un acte, il faut avoir le droit, pour avoir le droit, il faut avoir un parti ; or le parti est impossible, donc on ne parle pas »².

Quant au judaïsme de Benveniste, il fait l'objet d'une nouvelle détection fictive de type straussien. Milner emprunte encore la voie de l'herméneutique : il étudie le traitement du mot *némésis* dans *Noms d'agent et noms d'action* publié en 1948 au sortir de la guerre. Milner s'interroge sur une phrase inventée par Benveniste sur un modèle homérique. Il étudie la relation au modèle, le pluriel de la construction, qui en appelle à la responsabilité collective, la phrase verbale, qui à la différence de la phrase nominale de *l'Iliade*, « vise des situations actuelles » pour reprendre l'expression même employée par Benveniste dans l'article consacré à « La phrase nominale »³.

Ainsi, le point d'articulation des deux volets du diptyque est bien la pensée de la distinction, c'est-à-dire aussi l'ontologie de la différence. Si, contre Abel et Freud, Benveniste, inversant la thèse phonologique de la distribution complémentaire conclut à la différence complète à partir de la ressemblance complète, c'est qu'il définit l'être linguistique par sa position dans un système de différences. N'est-ce pas là, « transposée en formalisme linguistique, la question juive par excellence » ? C'est aussi l'indication d'une solution qui vaut pour la politique : le marranisme.

d) S'il est vrai que, comme les canons de la beauté, ceux de l'intelligence peuvent changer, alors Barthes incarna cette *césure* qui sut les modifier de manière radicale dans les années 50. Indiquer la signification de cette césure, tel est le motif du premier volet du diptyque consacré à Barthes. Montrer comment la césure s'est *démultipliée* (*dédoublée* ? p. 79), c'est offrir une nouvelle intelligence de l'œuvre. Alors que dans les années 50, l'intelligence traitait des objets de grande dimension de manière critique pour en faire apparaître l'urgence historique, avec Barthes, elle construirait des objets de petite dimension et saurait s'en tenir aux surfaces. Il est vrai, comme le démontre plus amplement *Le pas philosophique de Roland Barthes*, que la césure passait aussi à l'intérieur de l'œuvre de Barthes. N'avait-il pas, dans un premier temps, porté plus loin l'intelligence critique de Sartre⁴ ? *Le degré zéro de l'écriture* pouvait apparaître comme un prolongement de *Qu'est-ce que la littérature* ? Si la coupe

1. Milner établit un parallèle entre la thèse de Benveniste sur « la subjectivité dans le langage » et la lecture proposée par Kojève dans son *Introduction à la lecture de Hegel*, p. 11.

2. On retrouverait l'engagement de Benveniste dans « Structure de la langue et structure de la société », *PGL*, 2, p. 92.

3. « Est-il excessif de percevoir, dans ce "nous", et dans ce verbe explicites, à la fois la plainte – au sens légal- d'un sujet singulier injustement traité parce qu'il appartenait à une certaine collectivité injustement séparée d'une autre dont elle se croyait une partie ? ». Milner poursuit : « Le tort consiste en ceci seulement : avoir contraint des sujets à dire d'eux-mêmes "nous" en séparation de ceux à qui ils s'adressent et dont ils se croyaient les semblables ».

4. *R.B.*, pp. 25-33.

passait à l'intérieur même des *Mythologies*, on reconnaissait encore à l'horizon du *Michelet* « les animalités énormes et molles de l'hégélo- marxisme ». C'est le *signe*, offert par la linguistique des années 60 qui allait permettre d'accomplir le passage d'un paradigme à l'autre. Parce qu'il incarnait un nouvel objet et une nouvelle méthode, le *signe* allait nous libérer du fantasme des profondeurs : « il proposait une forme neutre de l'existence objective, libérant des abysses et des infinités » (p. 118). 1968, c'est la thèse de Milner, signifia un retour des profondeurs qui nécessita l'échappée japonaise et, plus radicalement, une nouvelle césure que sténographièrent le plaisir et le fragment. « Il avait toujours revendiqué le droit de rétrécir des objets à des dimensions finies ; il faisait désormais valoir ce droit aux lieux de l'infini comme tel » : le plaisir, pour renoncer à l'amour, le fragment pour renoncer au langage comme ordre jakobsonien des symétries.

Dans ce bref chapitre, la césure doit s'entendre comme le contraire de la *coupure épistémologique* : elle indique une continuité en pointillés¹. C'est moins pour se soustraire à l'empire du signe que Barthes fit l'éloge du plaisir et du fragment que pour y rester fidèle. Entre Jakobson et Sartre une césure, entre Lucrèce et Jakobson une césure encore, mais de Sartre à Lucrèce, une continuité, faite de ces césures mêmes².

Le deuxième volet du diptyque concerne la sémiologie, cette « découverte de Roland Barthes » (p. 122). Il s'agit moins d'en déplier le programme que d'en indiquer la double portée : inverser la priorité du sémiologique et du linguistique, renverser le primat de la structure et du signe. Établir la sémiologie n'était-ce pas le vœu de Saussure (*C.L.G.*, I, 3, §3)? Barthes entendit l'accomplir en prenant appui sur la glossématique de Hjelmslev qui lui fournit non seulement son outillage conceptuel, mais encore le programme d'une sémantique qui permettrait d'analyser du même mouvement les structures de la langue et celles de la société. Si les techniques d'analyse de l'expression de la langue avaient permis d'inverser le rapport du sujet et du prédicat, il en serait de même pour décrire les structures de la société – c'est l'*énallage* de Barthes : *l'Obvie, l'Obtus, le Neutre*³. Ce faisant, Barthes renversait le modèle alphabétique de la *République* de Platon et se concentrait sur les lettres minuscules sans trahir Marx⁴. La sémiologie comme science sociale engloberait tout le champ de la culture et tout le champ de l'existence en respectant les exigences épistémologiques de la science linguistique. Parmi ces dernières, la pauvreté radicale du concept de signe (p. 25) allait entraîner Barthes sur la pente de l'exercice académique. Le *Système de la mode*, exercice mallarméen, n'est pas moins ennuyeux que son modèle, *La dernière mode*. Milner fait alors l'hypothèse que c'est pour échapper à l'ennui de l'Un du signe, que Barthes rédigea *L'empire des signes* : « au signe érigé en nom de l'Un, est substituée une multiplicité » (p. 127). Le pluriel indique le retour

1. La césure se répète et se poursuit. Proust plutôt que Kuhn. Sur Kuhn, cf. *I.S.L.*, p. 15 et 29. Sur Barthes et Proust, *R.B.*, p. 86. Milner évoque une *imitation de Proust*. Sur la « coupure épistémologique », cf. E. Balibar, *Lieux et noms de la vérité*, Paris, L'Aube, pp. 99-162.

2. « Je supposerais volontiers que Barthes en vint précisément à cette conclusion : seul le signe est refuge, dans la mesure exacte où le signe n'existe pas comme une chose et que ce qui n'existe pas comme une chose n'existe pas du tout. Il peut cependant arriver qu'à l'abri de ce qui n'existe pas, existe le plaisir. Cela requiert à tout le moins qu'on ne songe ni à l'amour, ni à la liberté, sinon par les fragments qu'il suscite ; or les fragments existent comme des choses et ne protègent pas ». On se reportera évidemment aux « Nouages antiques » du *Triple du plaisir*, *op. cit.*, pp. 49-62 ; sur Lucrèce, pp. 59-61.

3. « Barthes use de l'énallage des catégories et particulièrement de l'énallage qui fait passer l'adjectif au rang de nom ; je me bornerai à citer quelques exemples, "le lisse", "le sec", "l'obvie", "l'obtus" » *R.B.*, p. 25. Entre la phénoménologie de Sartre et la sémiologie de Barthes, l'énallage change de sens ; pp. 26-30 et p. 61.

4. *R.B.*, pp. 45-55.

des *qualia*¹ ; il est aussi le Nom du Multiple et correspond à une éthique – « l'impératif catégorique du signe » (p. 129) qui n'est pas sans chagrin².

e) Ce n'est pas dans l'invention d'un structuralisme phénoménologique que réside la singularité et la systématisme de Jakobson, mais dans son style qui est l'invention d'une symétrie (p. 133)³. On la trouve à l'œuvre dans les premiers travaux qui érigent le binarisme en instrument et en valeur ; elle détermine l'analyse du simple phonématique comme celle du complexe (code/message ; métaphore/ métonymie ; sélection/ contiguïté ; corrélation/ disjonction) ; elle dicte les règles de la poétique (« analyser un poème consiste à établir le réseau complet des dispositions symétrisables qui le gouvernent ») ; elle commande la linguistique qui en confirme la primauté. Elle est aussi un principe d'écriture qui explique le privilège accordé par Jakobson à la forme brève. À la symétrie comme principe du système s'ajoute *l'extension* comme principe rigoureux d'une œuvre qui veut tout embrasser au point de transformer la maxime de Térence : « *linguista sum ; linguistici nihil a me alienum puto* » et de s'étendre à la peinture, à la poésie, à la physique et, de proche en proche, à l'intégralité de la culture⁴. Héritier de la tradition universitaire russe, mais surtout des Lumières, Jakobson incarnait ainsi « un amour intellectuel du langage » (p. 137) dont la poétique était le point le plus haut. Ce linguiste universel fut un poéticien réconcilié. Les deux principes du système et de l'œuvre se rejoignent en une belle formule : « figure heureuse d'un être parlant, puisant le secret de son assurance dans la certitude de la symétrie ? » (p. 138), mais ici encore, et dans l'interrogation même, l'euphorie le cède au pathétique. Quand un poète se tait (Maïakovski), alors « le réel fait irruption par le réel d'un manque ».

f) Si après ces cinq portraits, le périple se termine sur la figure de Lacan, c'est parce que Milner veut voir en lui celui qui *acheva* le structuralisme. Sous le titre *Science du langage et théorie de la structure chez Jacques Lacan, (Lacan I)*, Milner entend démontrer que le lien de la psychanalyse et de la science du langage, loin de se réduire à la question de l'importance des arts de la langue pour la psychanalyse, constitue le point d'intersection de deux programmes et que ce point est devenu dans l'œuvre de Lacan, et grâce à son génie, la ligne de fuite de la science du langage elle-même. En tant qu'elle étudie le langage en le traitant comme un système quelconque et en en retenant seulement les propriétés minimales, la linguistique offrait à Lacan la preuve qu'une théorie à la fois méthodologiquement pure et empiriquement non vide de la chaîne est possible : « Ne considérer un élément quelconque que sous l'angle des propriétés qui en font l'élément d'un système, c'est l'injonction que sténographie chez Lacan le nom du signifiant » (p. 143). C'est dire que Lacan « a porté à sa vérité » le structuralisme ; c'est expliquer la notion de chaîne ; et c'est formuler *in fine*, l'hypothèse hyperstructuraliste : « la structure quelconque a des propriétés non quelconques ». Ce point de vérité constitue aussi un passage à la limite et un point d'hérésie⁵. Lacan énonce le programme de la

1. « Le projet de Barthes se découvre ; il faut sauver les *qualia*, prendre leur parti et se constituer, au sens propre, en porteparole de la sensibilité, sans aucunement craindre l'amphibologie de ce mot. L'effet Barthes trouve là le principe de sa persévérance ». *R.B.*, p. 31, pp. 57-58.

2. *R.B.*, pp. 81 et sq.

3. Cf. Holenstein, *Roman Jakobson's approach to language, op. cit.*, pp. 47 sq.

4. « Il y a là plus qu'un cosmopolitisme de grand voyageur ou d'exilé ; il s'agit d'une volonté inflexible d'apprivoiser, grâce aux références du savoir, tout objet, tout propos ou geste ; la volonté de n'être rebuté par rien ». p. 137.

5. « En la conjecture hyperstructuraliste résident donc à la fois un réquisit de consistance et un point d'hérésie : elle constitue Lacan en exclusion interne au structuralisme : il s'inscrit dans ce paradigme par une thèse qui l'en sépare ». P. 145. D'un point de vue historique, la lecture de J.C. Milner est plus compréhensive que celle proposée par U. Eco dans *La struttura assente* (Milano, Bompiani, 1968). Pour Eco, Lacan correspondait au moment d'autodestruction ontologique de la structure (D, III, 5, I), pp. 323 sq.

doctrine du signifiant : « énumérer les propriétés non quelconques de la structure quelconque » dont un des théorèmes est que, parmi les propriétés non quelconques d'une structure quelconque, en tant du moins qu'elle est considérée uniquement comme structure, il y a l'émergence du sujet¹. Milner identifie ici un premier classicisme de Lacan qui autorise aussi un retour à Freud par un galiléisme étendu qui pose que la mathématisation de la science ne passe pas par la *mesure*, mais par le *littéral*. Ce premier classicisme sera modifié quand la linguistique aura mis à jour des propriétés que le langage est seul à avoir (Hjelmslev, Chomsky) et non pas les propriétés minimales qu'il partageait avec la structure quelconque. Il n'y a donc de galiléisme qu'au sens strict. Ce qui veut dire d'une part que Lacan doit abandonner la linguistique et d'autre part, que, pour nouer l'Inconscient et la science moderne, il doit inventer une théorie générale de la lettre, qui enveloppe une théorie du mathème et une théorie de l'écrit. C'est le second classicisme de Lacan, qui maintient la référence à la structure en dépit de l'abandon du structuralisme (séminaire XX).

Ce périple n'interdit pas d'identifier les technicités de l'hyperstructuralisme, ou les procédures inventives de Lacan que *Lacan II* examine comme autant de points de la doctrine. Tout se passe comme si, inversant le goût de Jakobson pour les symétries, et le soin de Benveniste pour la stratification, Lacan avait tranché dans les antinomies saussuriennes pour élever un des termes de manière asymétrique et congédier les « niveaux de l'analyse du langage » par une dynamique. Si le structuralisme prenait comme terme primitif la structure là où Saussure avait choisi le signe, la structure des linguistes a toujours fonctionné comme un système bidimensionnel : paradigme et syntagme. Or de deux choses l'une, ou bien l'on considère que syntagme et paradigme ne sont rien d'autre que le dédoublement nécessaire ou l'explication de la structure ; ou l'on estime qu'ils ne sont pas réductibles l'un à l'autre et l'un et l'autre à la structure. Saussure et les linguistes firent le premier choix, Lacan fit le second et opta pour la *chaîne* : « structure unidimensionnelle et in *praesentia* », paradigme projeté sur le syntagme. Soient l'exclusion du paradigmatique, et au prix d'une lecture partielle de Benveniste, l'équivalence de la chaîne et de la phrase. « Si l'on convient d'appeler signifiant le terme minimal de la structure minimale, il n'y a de chaîne que signifiante et tout signifiant est une chaîne ». La doctrine du *signifiant* congédie ainsi le virtuel. Or, tout comme il choisit le *syntagme* contre le binôme syntagme/ paradigme, Lacan choisit le *signifiant* contre le binôme signifiant /signifié. Le signifiant c'est la structure active, son énergie. Enfin, et c'est la troisième de ces technicités, Lacan, reçut des phonologues, la thèse de l'inversion de l'ordre du prédicat et de l'attribut. « À combiner déstratification, antiprédicativité, minimalisme, on en arrive à déterminer ce que pourrait être une théorie de la chaîne quelconque ». Cette théorie prolonge Saussure dans le sens d'une ontologie inédite qui inversait les prémisses du platonisme et, partant, de la tradition philosophique parce qu'elle substituait l'opposition à l'identité². Mais alors que le structuralisme ne thématissait pas la conséquence, l'hyperstructuralisme la thématissait explicitement sous le nom de *sujet*. L'hyperstructuralisme serait moins la ligne de fuite du structuralisme que son

1. Milner précise : « la théorie du sujet, aux yeux de Lacan, n'échappe à la métaphysique que si elle est articulée à une théorie de la structure quelconque ».

2. « Dans l'ontologie classique, la relation d'équivalence fondamentale est la relation d'identité. La réflexivité autrement dit $A = A$, en étant la pointe décisive. Dans l'ontologie saussurienne, qui fonde les procédures structurales, il s'agit de substituer dans la fonction même qu'assumait le principe d'identité, le principe d'opposition ; il ne faut plus dire $A = A$, mais A s'oppose distinctement à A , ou pour reprendre le langage traditionnel de l'identité : A n'existe en structure que dans la mesure où A n'est pas identique à A ».

dépassement interne, la plongée en son centre le plus inquiétant, « le structuralisme pris à la lettre » (p. 166).

§4 Du point de vue de la construction du *périple*, *La constellation des sujets* fait office de synthèse des *figures* et de transition vers la définition du *paradigme*. Entre doxa et paradigme, la position de ce chapitre est ambiguë. Du point de vue théorique, il opère aussi la séparation du paradigme de toute philosophie du structuralisme. C'est Deleuze qui fait les frais de cette critique : avec *À quoi reconnaît-on le structuralisme ?*, Deleuze aurait proposé la synthèse de la *doxa* et négligé le programme. Or ce que la doxa tenait pour une école fut tout au plus une constellation, (une nouvelle Pléiade ?), qu'unissait pourtant une décision commune qui relevait de la philosophie. Il s'agissait, pour tous, de ne pas prétendre sortir de la caverne. Alors que Sartre avait donné à la philosophie et à l'action politique la tâche principale de la libération, qu'elle prît les traits de la sortie de la Caverne, ou celle de son illumination par le vrai, les structuralistes comprirent que la Caverne est sans issue. « L'inexistence d'aucune sortie se résuma d'un seul nom : la structure ». La philosophie du structuralisme enveloppait donc un exercice (le pli est de P. Hadot) : « non pas seulement une doctrine, mais un mode de vie qui s'y conformât ». La langue fut identifiée comme la Caverne elle-même, mais si l'inconscient est structuré comme un langage, c'est l'inconscient lui-même qui est Caverne, et puis, avec Foucault, le discours, cette *paroi du fond*. Platon, Platon partout et encore : Deleuze lui-même, qui appelait à le renverser, ne cessait de le paraphraser et Barthes, qui avait fait de la sémiologie la condition du renversement de l'idéologie, finit par épouser une éthique du code¹. Si ce chapitre est une glose complète de l'allégorie de la caverne, c'est pour nouer le savoir et l'éthique : « les hommes de 1960 ne choisissent pas la tristesse, mais la gaieté : la vraie, celle du savoir ». Patience et minutie, acribie et ironie : habiter la caverne, c'est lire les lettres minuscules grâce à la science qui en articule les lois. « L'enfermement par la structure se fait libération de la pensée. La grille se fait lecture. Le petit caractère se fait intensité et grandeur. La révolution structurale ne concerne pas seulement l'organisation des savoirs légitimes, elle réfute tous les platonismes », y compris celui de Sartre (p. 174)². À ce titre, mai 68 qui marqua le retour des grands noms et des majuscules fut une défaite infligée à la structure et à son gai savoir. La constellation faisait place aux singularités.

« Les classes symboliques ne sont pas éternelles : leurs membres peuvent se disperser et le signifiant Un perdre ses pouvoirs »³ : si l'on applique à la constellation les principes des *Noms indistincts*, il faut remarquer qu'il « n'y a de classes que de I » c'est-à-dire de « l'imaginaire où s'institue tout ce qui fait lien »⁴. À ce titre, si la *constellation* est l'effet du *périple*, on est en droit d'en interroger le principe. Il semble triple. D'une part, et d'un point de vue performatif, étudié par l'auteur, serait structuraliste celui qui, par adhésion au paradigme se déclare tel (*je suis des vôtres*)⁵. D'autre part, serait structuraliste celui qui est déclaré tel par la doxa et son appareil : le *Journal (il est des leurs)*. Enfin, serait structuraliste, celui que le périple peut embarquer au nom du paradigme (*tu es des nôtres*). C'est précisément parce que la doxa opéra ses classements que de

1. *R.B.*, p. 24 et pp. 79-83.

2. Ce que Derrida avait bien perçu. P. 174.

3. *N.I.*, p. 113.

4. *Ibidem*, respectivement, p. 105 et p. 7.

5. *Ibidem*, p. 110 sq. À ce titre, les cas de Jakobson et de Dumézil définissent les positions les plus éloignées. Sur les difficultés à s'autoprédiquer structuraliste, cf. p. 203. Il faudrait faire état des revendications argumentées de Lévi-Strauss et revenir au finale de *L'homme nu*, *op. cit.*, pp. 614-619.

nombreux acteurs de la constellation eurent du mal à s'identifier au paradigme. Milner doit donc, pour conclure, identifier le programme pour le soustraire à la doxa.

§5 *Paradigme* : le paradigme définit le projet et le programme. Milner aura donc écrit les fondements d'un livre intitulé : *structuralisme et pensée contemporaine*. Il sera facile de montrer après lui comment les mauvaises querelles adressées aujourd'hui au structuralisme par les demi-habiles le visent sans l'atteindre. Pauvreté de pensée et misère de cœur : on transforme une pensée en dogmes, et ces dogmes en mots d'ordre. En coupant la première de ses origines et les seconds de la méthode génératrice qui assure leur cohésion, on brûle une doctrine de paille. Il fallait donc le livre de Milner pour rétablir le paradigme structural, une espèce de table rase sur laquelle on puisse réécrire le *périple*, et le lire avec un peu plus de sérénité – et de disponibilité. Le principal obstacle qui défend l'accès du structuralisme est bien, aujourd'hui, la théorie d'une méthode, prise dans un sens dogmatique qui fait naître, aussitôt, un préjugé insurmontable. Système, méthode, principes : autant d'exigences de rigueur dont on veut faire fi aujourd'hui pour réhabiliter le sujet sensible et son bon sens. Or ce que démontre Milner c'est que le paradigme structural, tendu entre l'invention de Saussure et l'hyperstructuralisme de Lacan, fut une œuvre de pensée.

a) Avant de suivre la reconstruction du *paradigme*, on demandera à Milner le sens qu'il faut attribuer au terme lui-même car il revêt trois significations dont l'articulation est à construire : un sens premier, platonicien, un sens linguistique, développé dans la mouvance même du structuralisme, un sens théorisé par Kuhn et qui concerne l'épistémologie des sciences. Ces trois sens sont présents dans le *périple*.

Milner qui l'évoque à propos de Saussure (p. 29 et pp. 35-37) comme de Lacan (pp. 16-159), ne saurait ignorer la signification linguistique du paradigme : un paradigme est une série dans laquelle un terme quelconque prend sens¹ : le paradigme structural est donc la série des thèses dans laquelle les énoncés du structuralisme prennent sens. V. Goldschmidt, parlait de système et renvoyait son emploi au structuralisme². Mais c'est dire aussi que comme paradigme, le structuralisme appartient aux paradigmes de l'histoire de la pensée. Les énoncés du structuralisme s'entendent à l'intérieur des énoncés avec lesquels ils commutent, le structuralisme comme paradigme intellectuel s'entend alors comme la suite des énoncés qui appartiennent à l'histoire de la pensée philosophique du xx^e siècle et qui doivent être comparés avec les énoncés des autres paradigmes philosophiques (ontologie heideggérienne, platonisme de Sartre, néo kantisme). Il s'agit alors de le situer dans cette histoire : identifier le paradigme structuraliste, c'est comprendre sa signification par rapport à une histoire de la philosophie. Nul doute que ce soit là l'ambition de Milner : la référence à l'ontologie et au platonisme est trop fréquente pour ignorer que ce paradigme fut en la matière une *césure* ou une *coupure*. Sans préjuger de la signification et de la portée de ces ruptures³, le sens du

1. Cf. Saussure, *Cours de linguistique générale*, chapitres 5 et 6, Paris. Saussure n'emploie pas le terme « paradigme ». Il parle de relations et de groupes associatifs. Au sens large, on appelle paradigme toute classe d'éléments linguistiques, quel que soit le principe qui amène à réunir ces unités. Jakobson semble parfois fonder la relation paradigmatique sur la simple similarité (*Essais*, pp. 49-56), sur cette association par ressemblance dont parlait la psychologie associationniste. L'importance propre des relations paradigmatiques sera mise en évidence dans une linguistique fonctionnelle qui privilégie ce qui sert à la communication de la pensée. Ainsi, selon Martinet, la seule réalité linguistique, ce sont les choix que la langue rend possibles au sujet parlant, car eux seuls sont informatifs pour le destinataire. Cf. Martinet, « Le choix du locuteur », *Revue philosophique*, 1966, n° 3. Milner discute le sens linguistique du paradigme dans un article consacré à A. Culioli, « De quelques aspects de la théorie d'A. Culioli projetés dans un espace non-énonciatif » in *La théorie d'A. Culioli*, Paris, Ophrys, 1992, pp. 19-38.

2. Cf. « Remarques sur la méthode structurale en histoire de la philosophie », in *Écrits II*, Paris, Vrin, 1984, pp. 229-267 et *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, Vrin, 1974.

3. Kuhn est évoqué p. 186 avec Koyré. C'est lui qui commande sans doute l'expression « paradigme unificateur », p. 189. Cf. aussi *I.S.L.*, p. 15.

paradigme est proche alors de celui employé par Kuhn. Mais enfin, si le choix du terme *paradigme* nous introduit au cœur de la question d'ontologie, il nous plonge aussi au cœur du rapport entre platonisme et *périple structural*¹. La question est bien ici comme là : quel est le niveau ontologique des structures ? Où les situer ? Car si le paradigme structural est anti-platonicien (p. 174), il ne saurait ignorer l'usage que Platon faisait du paradigme². Or on pourrait montrer que l'usage structural du paradigme n'est rien moins que le renversement de cet usage platonicien. Chez Platon, qui semble opposer si fortement le monde sensible au monde intelligible, le paradigme constitue avec la réminiscence le moyen d'effectuer le passage de l'un à l'autre. Mais alors que la réminiscence nous mène à la Forme de façon directe, par une évocation, comme on s'éveille d'un mauvais rêve, et par là nous fait mieux sentir toute la distance de l'image au modèle, le paradigme suit une voie plus détournée, mais plus méthodique et peut être plus satisfaisante pour l'intelligence. Il ne nous donne pas directement la Forme, mais quelque chose d'autre, qui joue dans le raisonnement le rôle de notion auxiliaire et que Platon appelle à la fois Forme et Élément. Il s'agit d'un schéma de structure que le dialecticien sait observer dans le monde sensible et qui lui sert aussi à déchiffrer la forme recherchée. Le paradigme est un schéma de structure sensible qui nous conduit à la forme par l'analogie. Pour le structuralisme, loin d'être sensible, le paradigme est un artefact abstrait qui nous éclaire sur la réalité empirique³.

Linguistique, kuhnien et anti-platonicien, tel est le triple registre du paradigme. On peut maintenant en suivre la reconstruction. On sera attentif, pour employer le lexique de Foucault, à la constance du doublet empirico- transcendantal.

b) La reconstruction du paradigme procède par actes. L'unité de temps n'est pas respectée, mais c'est au profit de l'unité dramatique. L'acte I est en Grèce. Les Grecs « divisaient l'ensemble des réalités observables selon la *phusis* et la *thesis* » et cette division épuisait le système du monde. Elle entraîne une série d'oppositions dont il n'est pas sûr qu'elles forment alors un paradigme cohérent. Ce dernier évolue dans l'histoire et l'on ne compte pas les effets de bougé. Reste la forme et le sens de l'opposition : « au terme *phusis* appartient ce qui est censé ne pas dépendre de la volonté collective des hommes et ressortir à l'ordre régulier du monde. Par opposition relève du terme *thesei* tout ce qui est censé dépendre de la volonté collective des hommes[...], laquelle varie suivant les circonstances et les interprètes ». L'ordre de la *phusis* comme l'ordre de la *thesis* échappe à la volonté individuelle de l'homme qui se trouve deux fois contraint. Rousseau, que Milner ne cite pas⁴, opposait la loi des choses et la loi des hommes. Que l'on ait hésité sur le sens à donner à cette opposition et sur son lexique (nature/ culture ; sciences / lettres ; sciences dures / sciences humaines) ; que l'on ait pu ranger d'un côté ou de

1. On n'omet pas que telle page du *Pas philosophique de Roland Barthes* est un commentaire du *Parménide* (pp. 23- 24).

2. Pour Platon, V.Goldschmidt l'avait montré (*Le paradigme dans la dialectique platonicienne*, Paris, PUF, 1947), le paradigme sert à faire comprendre ce qui concerne les idées à partir d'un cas emprunté au sensible, et même à la vie banale. Il est essentiellement un exercice (conformément à la dialectique préconisée dans la *République*) dont la fin est double : pédagogique et heuristique. Il comporte des modes d'application divers : il peut être un simple exemple qui fait image ou même caricature, par le grossissement d'un trait et rend ainsi ridicules les prestiges du faux. Il est alors procédé de combat plutôt que de recherche. Au niveau de la définition, il sert, en marquant sa parenté avec l'objet à définir, à en découvrir le genre et à en serrer la Forme de plus près par une division dichotomique. Mais il peut aller plus loin : faire appréhender non plus une communauté de genre, mais une analogie de structure fortement élaborée. Ce n'est plus le paradigme (l'exemple emprunté au sensible) qui apparaît lui-même comme parent de la Forme : il se présente comme un complexe dont on analyse la structure pour découvrir celle de la Forme.

3. Cf. par exemple A. Culioli : « la théorie, avec ces manipulations, elle me permet de construire mon observation, ma description, et donc, au sens propre, de faire émerger, de faire apparaître les phénomènes ». *Variations sur la linguistique*, op. cit., p. 44.

4. Son ombre passe sur les pages 183 et 184 quand Milner évoque les hypothèses du *Contrat*.

l'autre de cette opposition un grand nombre de phénomènes humains (langage, esclavage, homosexualité), tout cela ne fait rien à l'affaire. Le monde a cette opposition pour structure. L'acte II est un bouleversement car le passage de la *phusis* à la nature n'est pas l'affaire d'une simple *translatio* qui tiendrait de la doxa. Le changement est théorique. Son héros est Galilée : « désormais la science a pour objet la nature empirique [...] ; réciproquement, la nature n'est que l'objet de la science ; la condition formelle de cette solidarité est que la science peut intervenir sur le cours de la nature, soit par l'expérimentation, réputée moyen d'élection de la science, soit par la technique, réputée application de la science ». Certains acteurs sortent : les qualités sensibles, la nature comme matière et spectacle¹ et la pièce pourrait s'achever ici si la *doxa* n'était si tenace². Elle ne voit pas la différence et continue à traiter la nature comme si elle était la *phusis*³ ou plutôt elle se définit par l'oscillation entre les deux versions comme en témoignent ses hésitations, ses remords et ses espoirs. À la fin de l'acte II une division a lieu entre la coutume et les sciences de la nature. Elle a pris la forme de l'exclusive : « soutenir qu'il n'est pas de science galiléenne de la coutume, c'est donc soutenir qu'il n'est pas de science galiléenne de l'homme. Thèse symétrique : s'il existe des sciences de l'homme, alors elles ne sont pas galiléennes ; ce qui revient à dire qu'elles ne sont pas des sciences proprement dites ; ce qui revient à dire qu'elles sont des sciences improprement dites ».

L'acte III est celui de l'invention structuraliste. Ses héros parviendront-ils à renouer ce que l'acte II avait dénoué ? De deux choses l'une : ou bien l'on conserve la définition galiléenne de la science et l'on modifie les frontières du *phusei*, en annexant au *phusei* des secteurs précédemment supposés *thesei* ; ou bien l'on modifie la définition du nom de science et l'on admet que ce nom peut s'entendre en un sens impropre. La grandeur du structuralisme (p. 194) a consisté à refuser le dilemme, à soutenir dans la théorie et à démontrer dans la pratique que des pans entiers attribués autrefois au *thesei* pouvaient faire l'objet d'une science galiléenne sans pour autant que ce dernier fût rabattu sur le *phusei*. Entre le paradigme des sciences humaines qui abandonnaient toute référence à la science galiléenne et le scientisme qui ne cesse de nier l'existence d'un ordre de sens propre à la *thesis*, le structuralisme se présenta comme une science galiléenne de la *thesis*. De là cinq thèses : la nécessité de pure *thesis* existe et il faut l'accepter comme une donnée ; la nécessité de *thesis* doit être érigée en objet de science en lui-même et pour lui-même : c'est la structure ; dès lors que toutes les manifestations de cette nécessité ont des traits communs, ils sont susceptibles d'une méthode commune, et la linguistique pourra jouer un rôle particulier ; la nécessité de *thesis* ne doit jamais être traitée comme un fragment de *phusis* ; on ne posera jamais à une nécessité de *thesis* la question de son origine. Milner voit dans l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss une des formulations les plus claires de ce projet. Il s'appuie sur un texte de 1945, mais le finale de *L'Homme nu* ne dit pas autre chose⁴. La science dont se réclamait

1. L'œil disparaît avec son spectacle. Cf. p. 187.

2. Milner résume ainsi les cinq propositions de cette science de la nature galiléenne : il n'y a de science proprement dite que de la nature ; la nature n'est rien si elle n'est pas objet de la science – ce qui est dire aussi que ne relève proprement de la nature que ce qui est traitable par quelque branche de la science ; objet de la science, la nature est indifférente à la différence entre fini et infini, entre parfait et imparfait ; la science commence et finit avec une mathématisation possible ; la nature comme objet de la science est intégralement saisissable par les instruments que fabrique un technique réglée par la science.

3. Les hommes de science n'échappent pas à cette règle : Buffon et Newton autrefois, et aujourd'hui, « quel que soit leur style, conscience arrogante ou conscience déchirée, les hommes de science réaffirment la grande polarité dès qu'ils ouvrent la bouche », p. 191.

4. « Ce qu'après Rousseau, Marx, Durkheim, Saussure et Freud, cherche à accomplir le structuralisme, c'est à dévoiler la conscience d'un objet autre ; donc la mettre, vis-à-vis des phénomènes humains, dans une position comparable à celle dont les sciences physiques et naturelles ont fait la preuve qu'elle seule pouvait permettre à la connaissance de s'exercer ». *L'homme nu, op. cit.*, p. 563.

le structuralisme était bien galiléenne : du point de vue empirique, elle signifiait l'élimination des qualités sensibles et la promotion de la formalisation ; du point de vue de la mathématisation, elle ne signifiait ni l'arithmétique, ni l'algèbre, ni la géométrie, mais la possibilité du maniement aveugle des lettres¹. Ce galiléisme étendu était possible, légitime : il se révéla doublement fécond. Il permit « à la linguistique en cinquante ans d'en savoir plus sur les langues que l'on en avait jamais su au cours de deux millénaires » ; il inventa des modes de raisonnement entièrement nouveaux : la commutation mais aussi le raisonnement par distribution complémentaire d'une portée ontologique inouïe. Un tel raisonnement fait de la différence et non de la ressemblance le pivot de la science empirique. C'est à partir de lui que Lévi-Strauss put définir la culture comme règne de l'échange.

L'acte IV est celui du divorce entre le programme et la doxa qui prend la relève quand le jour s'achève pour confier au *Journal* le nom du structuralisme. Il s'agit de comprendre par le tableau les raisons d'un succès. Qu'y avait-il dans le périple structural qui pût expliquer le succès du structuralisme dans la France des années 60 ? Quelle était cette France des années 60 susceptible de transformer le périple en succès ? C'était une France éloignée de l'après-guerre et de son philosophe démystificateur. Sartre était voué à l'oubli. L'objet de la pensée changeait : ce n'était plus la multiplicité des formes mises au service d'une signification unique, mais l'unicité d'une forme maintenue au travers des significations variables. La France était entrée dans une phase de prospérité, et avec elle, l'opposition de la droite et de la gauche s'était éclipsée tout comme la figure de l'engagement². Le structuralisme fut le contemporain de la France de de Gaulle.

Comprendre pourquoi le structuralisme était adapté à cette conjecture est l'objet de l'acte V. Les raisons sont négatives : le structuralisme traitait les *thesei* comme la politique, mais dans son inventaire des différences pertinentes, les questions parlementaires, que la vie politique avait abolies, n'apparaissaient pas davantage. Appliquant ses opérations aux *thesei*, le structuralisme rencontrerait ainsi la vie quotidienne et son organe, le *quotidien*. De là deux conséquences : le croisement du structuralisme et du *Journal* ; sa rencontre avec le marxisme. Sur ce dernier point, il convient à nouveau de distinguer la doxa et la théorie. Si Althusser a « touché à Marx », c'est au point où le *Capital* se présente comme une science du *thesei*. À partir des sciences structurales, Althusser sut établir qu'entre la nécessité de la *phusis* et l'arbitraire de la *thesis*, le marxiste suppose un troisième terme, une nécessité propre à la *thesis*, c'est-à-dire, que le monde des formations sociales dont Marx a fait la théorie est homogène au monde de Galilée. Le marxisme échappe ainsi à la dialectique et la figure de la science s'en trouve aussi épurée.

Les deux actes suivants sont consacrés au retrait du structuralisme, à sa sortie de scène. Dans l'acte VI, on apprend que pour la doxa, cette sortie peut avoir le visage prestigieux d'un triomphe. C'est parce que le programme structural s'était achevé que le structuralisme pouvait triompher dans les classes, dans les institutions, dans les partis et dans le *Journal*. Autre chose de dire que ce programme s'achevait, autre chose, qu'il portait en lui les germes de sa propre fin. Milner les indique : le premier déséquilibre touchait au galiléisme étendu. Comment l'entendre alors que les sciences structurales inventaient leurs propres procédures et peinaient sur la voie de leur mathématisation ? Le deuxième déséquilibre concernait la notion générale de science : comment maintenir le langage de

1. La science galiléenne est mathématique parce que littérale. Cf. J.C. Milner, *Science, politique, savoirs*, in *Bulletin de la Société française de Philosophie*, oct- décembre 1986, pp. 139- 184. Cf. aussi *I.S.L.*, pp. 114- 116.

2. On ne peut commenter ici les remarques de Milner sur la scène du vote et sur la question cruciale des années 50 : « pour qui votez- vous ? », pp. 206-209.

l'ancienne science en se réclamant de la nouvelle ? Le troisième déséquilibre touchait à la structure elle-même. La raison du succès de la structure tenait au minimalisme épistémologique : cette notion avait une extension maximale et une compréhension minimale. C'était là sa chance, mais aussi son risque. Pouvait-on définir la structure ? Benveniste tenta la voie de la compréhension minimale : isoler les éléments distinctifs d'un ensemble fini, établir les lois de combinaison de ces éléments, voilà qui permettait de mieux cerner ce qu'était la structure. Mais on embrassait trop encore pour êtreindre quoique ce fût et la structure définie par l'homologie quelconque abolissait à la fois le sensible et le divers. Lacan, pour sa part, tint que la structure devait avoir des propriétés singulières qui correspondaient à des opérations spécifiées (suture et sujet en éclipse). C'était ouvrir le structuralisme à la métaphysique et tenter la voie de l'hyperstructuralisme (p. 226).

Dans l'acte VII, Chomsky surgit pour faire éclater les contradictions du structuralisme¹. En premier lieu, il refuse qu'il y ait une mathématisation qui ne soit pas celle des mathématiciens eux-mêmes : il rabat donc la littéralisation sur la logique mathématique. Le choix génératif en syntaxe comme en phonologie signifiait qu'il n'y a pas de galiléisme étendu. Deuxièmement, Chomsky récuse le minimalisme épistémologique de la science structurale comme antigaliléen et comme contre-productif. Enfin, au contraire de Lévi-Strauss, Chomsky ne poursuit pas des structures élémentaires et universelles, valant partout, mais des structures spécifiques. À la différence de Lacan, la structure ce n'est pas le réel, mais l'empirique, la réalité. En dernière analyse, Chomsky annulait le projet d'une science *thesei*. Si la science du langage est galiléenne, alors son objet est *phusei*.

L'acte VIII se joue après la tombée du rideau. Le programme est achevé, la doxa a inversé le jugement du *Journal* et les acteurs principaux ont quitté la scène. Certains participent à d'autres pièces. Il s'agit alors de mesurer l'héritage – moins, comme le voudrait la chansonnette, *ce qu'il reste de nos amours* que ce qu'il demeure d'un programme – *seuls demeurent...* dit le poète.

Milner évalue trois legs : *le legs procédural*, qui a affaire à la synchronie et à la prédiction. La thèse structurale soutient l'hypothèse d'une prédiction synchronique, c'est dire, d'une prédiction moins chronologique que logique et qui s'applique dans le futur, dans la simultanéité comme dans le passé. On la retrouve, précise Milner, chez Chomsky, chez Foucault, comme chez F. Héritier. On ajouterait volontiers qu'elle anime encore le rêve de toute poétique, cf. G. Genette, « Du texte à l'œuvre », *Figures IV*, Paris, Seuil, 1999, pp. 13-14. Un second legs concerne *l'ontologie* : formulée par Saussure, pratiquée par Benveniste et radicalisée par Lacan, cette nouvelle ontologie disjoint l'Un et l'Être. On dirait qu'elle est le contraire d'une *hénologie*, et si le terme ne s'était pas galvaudé, on la baptiserait *hétérologie* : « être, ce n'est pas être identique à soi, et par cette identité, compter pour Un ; être, c'est être opposable, et du fait de cette opposition, ne compter pour Un qu'en second temps, par la médiation du plusieurs » (p. 235). Si Milner ne voit pas l'actualité de ce legs, il veut supposer que cette innovation ontologique retrouvera un jour un usage fécond. Le troisième legs est un refus ou une résistance : il s'agit de rappeler que la *nécessité thesei*, ne saurait, en des temps de positivisme et de naturalisation de l'esprit trouver sa solution en termes de *phusis*. Ne serait-il pas temps alors de revenir à ce programme qui enveloppe le sort de l'économie et de la politique et des langues ? Il conviendrait au moins de revenir sur lui. De nouvelles

1. Sur la figure de Chomsky, cf. *I.S.L.*, pp. 14- 17 et *O.R.*, pp. 318- 328.

procédures, une nouvelle ontologie, une thèse sur la nécessité du *thesei* : courage du structuralisme eu égard à nos temps d'inclémence. Comme dans *Hamlet*, Horatio se lève et regarde la salle alors que les cadavres jonchent la scène. Comme chez Beckett, la scène n'en finit pas de finir : misère de la doxa ici et crainte de la société¹.

§6 Questions I.

a) Passant de la *syntaxe* à l'*interprétation du périple structural*, on fera l'hypothèse que son enjeu consiste à déterminer précisément la *philosophie du structuralisme* ; mais comme Milner est un des théoriciens majeurs du génitif français, l'on n'aura garde de simplifier l'ambiguïté de ce complément de nom². *Philosophie du structuralisme* : ce sont d'abord les philosophes *des* structuralistes³, et même, les structuralistes dans leurs relations aux philosophes : Saussure et Platon, Benveniste et Hegel (p. 89), Jakobson et Leibniz (p. 137). Ce sens se retrouve dans *Le Pas philosophique de Roland Barthes* : Barthes entre Platon, Marx et Sartre. Pourtant, si la *philosophie du structuralisme* signifiait seulement la prise de fer de la philosophie sur le programme, le butin serait maigre et le périple vain. Par *philosophie du structuralisme*, on entendra toute autre chose et même l'inverse. Il ne s'agit pas de déterminer ce que le structuralisme doit à la philosophie⁴, mais bien le structuralisme comme opération de pensée, ou, si l'on ne redoutait pas l'homonymie, comme *philosophie*. L'enjeu du *Périple structurale* est net : situer l'opération du structuralisme comme un geste théorique qui déplace les lignes de la philosophie parce qu'il se constitue comme science des procédures⁵, comme ontologie, et comme doctrine de la nécessité *thesei*.

À ce titre, la question que nous posons à Milner est la suivante : si le paradigme structural a poussé la philosophie dans ses retranchements, si, à plus d'un titre, il lui a *ouvert les yeux*, ne faut-il pas décrire une nouvelle série de nouages entre l'une et l'autre ? Ne faudrait-il pas, en s'appuyant sur ce triple legs, mesurer les retombées du périple pour la philosophie elle-même ? On suivra ici le plan des *Questions* de Heidegger en souhaitant qu'on veuille bien voir dans cette présentation quelque chose de plus qu'un simple artifice rhétorique. Il ne s'agit pas tant d'entreprendre le rapprochement de la détermination la plus puissante de la métaphysique et de l'effort le plus rigoureux pour y échapper, que de poser quelques jalons pour y introduire. Pour mener à bien cette tâche, il faudrait exposer chacune de ces tentatives dans son langage propre pour les reconduire à la série des questions sur lesquelles elles se sont séparées⁶. L'histoire de la philosophie gagnerait à évoquer le sens et les circonstances de cette rencontre⁷.

1. V.I., p. 26.

2. O.R., pp. 69- 122 et « L'interprétation des génitifs » in *Langues et langages, Problèmes et raisonnement en linguistique. Mélanges offerts à A. Culioli*, Paris, PUF, 1995. Sur l'analyse de Milner, cf. la synthèse proposée par C. Dobrovie-Sorin, in *Cahier Jean-Claude Milner, op. cit.*, pp. 56- 98.

3. Cf. Aristote, p. 22 et 101, les stoïciens, p. 25, Augustin, p. 26, Hegel, p. 89, Spinoza, pp. 89 et 138, Platon, p. 129 et pp. 234-235.

4. On se souvient que J. Derrida avait déterminé ce legs dans *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1967 et *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

5. B. Karsenti écrit très justement : « les textes que l'on réunit ici, loin de chercher dans l'anthropologie structurale les linéaments d'une anthropologie philosophique, s'interrogent plutôt sur ce qu'elle apporte, c'est-à-dire impose à la philosophie en termes de production conceptuelle ». *Archives de philosophie*, 66, 2003, p. 5.

6. À ce titre, la tentative de C. Malabou mérite d'être saluée. Cf. « Une différence d'écart : Heidegger et Lévi-Strauss », *Revue philosophique*, n° 4, 2002, pp. 403 à 416.

7. La rencontre de l'ontologie heideggérienne et de l'ontologie structuraliste eut lieu d'une certaine manière, passée inaperçue. En 1966, la revue *Aletheia* dirigée par Paul Cahen publiée son numéro 4. Il comprenait : un texte de C. Lévi-Strauss, « Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines », un entretien avec Roland Barthes, un texte de S. Thion consacré à la « Structurologie ». Maurice Godelier proposait « Quelques remarques sur les concepts de structure et de contradiction », Kostas Axelos rendait hommage à Lucien Sebag et Martin Heidegger publiait « De l'essence et du concept de Physis ». La proximité du texte de C. Lévi- Strauss et de celui de M. Heidegger est saisissante.

b) *Identité et différence*. On rappellera que *Questions I* s'achève sur un double chapitre intitulé *Identité et Différence*. Dans un premier temps, Heidegger interroge le principe d'identité, dans un deuxième temps, la *Science de la logique* de Hegel. Le titre de ce commentaire ne nous laisse pas indifférents : « la constitution onto-théologique de la métaphysique »¹. Or, face à la détermination onto-théologique du principe d'identité dans la métaphysique², le structuralisme aura proposé une nouvelle ontologie. Que cette ontologie relève de la métaphysique, c'est aussi ce qu'atteste la pensée de Lacan (p. 226), mais il conviendrait alors de s'entendre sur le sens de cette métaphysique. C'est par la procédure que le structuralisme innova en matière d'ontologie : Milner évoque la découverte de Saussure pour lequel « dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs » (p. 36). Le signe linguistique n'est pas *un* être, car il se trouve au croisement de déterminations multiples, déterminé par sa position en creux³. Ainsi, pour le dire avec Leibniz, il n'obéit pas au principe d'identité ; et pour le dire avec Quine, il ne satisfait pas aux critères d'identité. Or, selon Quine, c'est précisément le critère d'identité qui confère à un être sa respectabilité ontologique⁴. On mesurera bien la différence : tandis que la philosophie analytique enquête sur la possibilité des critères d'identité pour échafauder son ontologie⁵, la pratique structurale invente des opérations et des procédures de différenciation qui délient l'être et l'identique. C'est Benveniste, avant Lacan, qui tirera le plus grand parti de cette ontologie : à l'inverse de la thèse formulée par Leibniz, la structure permet de distinguer les indiscernables. Pour Leibniz, en effet si les propriétés de A et les propriétés de B sont identiques, alors A=B⁶. Pour Benveniste, il n'en est rien : on peut avoir deux formes indistinguables du point de vue phonétique et maximale-ment proches du point de vue sémantique, et cependant séparées par l'analyse (p. 77) : « la ressemblance absolue comme principe de la différence absolue : tel est le pivot du raisonnement benvenistien » (p. 107). Lacan radicalisera cette thèse dans l'invention du signifiant et de la chaîne (144 et 161). C'est bien le platonisme qui se trouve retourné : l'Un se trouve à jamais disjoint de l'identité (p. 235). Faut-il rappeler à J.C. Milner que c'est la thèse même de *l'anthropologie structurale* et que Lévi- Strauss affirmait la tenir de Rousseau⁷ ?

§7 *Questions II : a)* A Heidegger qui demandait : *qu'est-ce que la philosophie ?* on ne se contentera pas d'opposer le « Qu'est-ce que le structuralisme ? » de Milner, on tentera de croiser les deux questions pour se demander ce que le structuralisme apporta et peut encore apporter à la philosophie et à sa pratique. Pourquoi ne pas revenir sur le rapport de l'histoire du structuralisme et de l'histoire de la philosophie telle qu'elle fut défendue par des historiens structuralistes ? Nous pensons aux œuvres de M. Guérault et de V. Goldschmidt. Faut-il considérer que la montée en puissance des histoires

1. Heidegger, *Questions I*, Paris, Gallimard, Tel, 1990, pp. 253- 310.

2. « La constitution essentielle de la métaphysique repose sur l'unité de l'étant comme tel, considéré à la fois dans ce qu'il a d'universel et dans ce qu'il a de suprême », *ibidem*, p. 295.

3. À ce titre, et malgré qu'il en ait, J.C. Milner retrouve le deuxième critère (la position) et le troisième (le différentiel et le singulier), identifiés par Deleuze dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » in *L'île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, pp. 243- 249.

4. Cf. *From a logical point of view*, Cambridge, H.U.P., 1953, *Words and Objects*, Cambridge, H.U.P., 1960 et *Theories and Things*, Cambridge, H.U.P., 1981. Pour une synthèse de la position de Quine, *Quiddités, Dictionnaire philosophique par intermittence*, Paris, Seuil, 1992, pp. 109- 112.

5. On pense aux travaux de Lowe, de Wiggins et de Williamson.

6. *Discours de métaphysique*, section 9. Cf. L. Franckel, « Leibniz's Principle of the Identity of Indiscernibles », in *Studia Leibnitiana*, XIII, 1981, pp. 191- 211 ; M. Black, « The Identity of the Indiscernibles », *Mind*, 61, 1952 ; I. Hacking, « The Identity of Indiscernibles », *Journal of Philosophy*, 72, 1975.

7. « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », in *Anthropologie structurale II*, *op. cit.*, pp. 48-51.

contextualistes (Pocock, Skinner) a rendu illusoire leur projet d'une histoire de la philosophie attentive aux rigueurs génétiques du système ? Pour la pratiquer, nous soutenons le contraire. b) *Milner et les Grecs* : on demandera comment la philosophie grecque se présente à l'horizon du structuralisme, et plus généralement du structuralisme de Milner. Il s'agit alors, de faire à propos du *Périple structural* ce que Milner tenta à propos de Foucault dans *Le triple du Plaisir*. On n'aura pas de mal à distinguer le modèle aristotélicien de la science (p. 22) de l'ontologie de Platon (pp. 234-235). c) et d) *La thèse de Kant sur l'Être et la doctrine de Milner sur la vérité*. Le triple legs distingué par Milner ne s'entend pas si on ne l'oppose pas à l'opération accomplie naguère par Deleuze. Pour Deleuze, le structuralisme devait marquer l'avènement d'un transcendantalisme d'un genre nouveau. Mieux, il offrait la version moderne de ce que Sartre avait thématiqué dès *La transcendance de l'ego* comme un « transcendantal sans sujet »¹. Or, Milner montre que le structuralisme ne se confond pas avec ce programme : d'une part parce que, grâce à Saussure, son ontologie n'est pas un transcendantalisme, d'autre part, parce que, grâce à Lacan, il ne laisse pas la question du sujet hors de lui. C'est à la hauteur de ce transcendantalisme sans sujet qu'il faut situer l'alternative de Milner. Il s'agit, après Deleuze, et contre lui, de penser le structuralisme selon son propre plan et ses propres concepts. Loin de radicaliser Kant, le périple structural aura inversé le platonisme. e) *La doctrine de Platon sur la vérité*. C'est précisément dans leur rapport au platonisme que l'onto-théologie de Heidegger et le périple structural se distinguent le plus. Il faut alors souligner un point de parallélisme très frappant. Heidegger et Milner proposent tous deux une glose minutieuse de l'allégorie de la caverne : le premier pour y voir l'occultation de l'*alétheia* au profit de l'*idea*², le second pour y trouver une éthique du structuralisme. S'il est vrai « qu'il ne faut pas se lasser de reprendre ce texte » (p. 173) c'est parce que le structuralisme n'imagine aucun arrière-monde et pose son savoir de la structure comme le savoir du réel lui-même. Ce minimalisme qui n'entend ni sortir de la caverne, ni l'illuminer, et encore moins la dynamiter, gouverne une leçon de lecture. Il est défini comme le « luxe véritable » : « le savoir issu du seul repérage de la distinctivité et de la non-distinctivité est en droit et en fait le plus haut et le plus puissant des savoirs. Non seulement des savoirs possibles, mais aussi des savoirs comme tels » (p. 174). On le retrouve chez Barthes³. f) *Ce qu'est et comment se détermine la thesis*. On tiendra avec Milner que le périple structural théorisa la nécessité de *thesis* dans le lexique de la science. On supposera cependant que c'est l'anthropologie structurale qui donna à cette nécessité sa formulation la plus nette et l'on ne s'étonnera pas que l'œuvre de Lévi-Strauss apparaisse à chaque fois que Milner théorise cette nécessité (p. 197). À ce titre, l'absence d'un portrait de l'auteur de *l'Anthropologie structurale* ne cesse de surprendre. Pourtant, *détection fictive* pour *détection fictive* et lignée pour lignée, c'est l'absence d'un autre Genevois qui prit, avant Saussure (p. 18), le chemin de Paris, que l'on soulignera. Il s'agit, bien sûr, de Jean-Jacques Rousseau, le *fondateur des sciences de l'homme*, celui qui opposa à la philosophie de son siècle « une théorie de l'homme » et qui en inventa les procédures comme les concepts.

Il se trouve que « cette théorie de l'homme » pourrait assurer la relève des trois

1. Deleuze y revient dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 1991, p. 38 sq. et « L'immanence... une vie » in *Philosophie*, 47, 1991.

2. *Questions*, II, *op. cit.*, pp. 423-469.

3. *R.B.*, p. 43, p. 64, p. 67.

legs¹ : a) par la construction d'un modèle appelé à évoluer selon les circonstances comme le modèle même de Galilée et de Newton², le système de Rousseau est un chef d'œuvre de *prédiction synchronique*. Comme le précise la syntaxe de *La lettre à C. de Beaumont*, il « marche à l'appui des faits » et décrit la distribution oppositive de l'amour propre et de l'amour de soi en fonction des temps. Le modèle n'est pas seulement la face sensible des structures, mais aussi le formulaire de leur évolution : « J'ai fait voir que l'unique passion qui naît avec l'homme, savoir l'amour-propre, est une passion indifférente en elle-même au bien et au mal ; qu'elle ne devient bonne ou mauvaise que par accident et selon les circonstances dans lesquelles elle se développe »³. b) L'ontologie de Rousseau est une ontologie des rapports, et donc, de la différence. C'est le programme de *l'Émile* : « L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connaît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses : c'est l'emploi de son enfance ; quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes : c'est l'emploi de sa vie entière [...] »⁴. Il n'est que de lire le *Dictionnaire de musique* pour se convaincre que cette philosophie des rapports est une philosophie de la différence et du négatif : l'être est défini par sa position dans le rapport, cf. surtout les articles « son » et « système ». Ici encore « être, c'est être opposable, et du fait de cette opposition, ne compter pour Un qu'en un second temps, par la médiation du plusieurs » (p. 235). Rousseau affirmait quant à lui : « pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin : il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés » (*Essai sur l'origine des langues*, Pléiade, O.C. V, p. 394). Il n'est pas jusqu'à la conscience, ce lieu commun du rousseauisme (qui est la doxa de Rousseau), qui ne se laisse analyser en ces termes. La profession de foi du vicaire offre la formule suivante qu'il faut savoir lire si l'on ne veut pas faire de la conscience un *Faktum der Moralität*, au même titre que Kant évoquait un *Faktum der Vernunft* : « Or c'est du système moral formé par ce double rapport à soi-même et à ses semblables que naît l'impulsion de la conscience ». La conscience est donc un rapport, et qui plus est, un rapport de rapport. *Les Dialogues*, Lévi-Strauss, le soulignait, ne font que dramatiser cette ontologie⁵. c) Quant à la nécessité *thesei*, elle n'est pas seulement l'objet des *Discours* et du *Contrat*, mais l'objectif de la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau. On sait aussi qu'elle anime le roman de *La Nouvelle Héloïse*, car qu'est-ce que le jardin de Julie sinon la nécessité *thesei* qui prend la relève de la *phusis*? « La nature a tout fait, mais sous ma direction ... ».

Reste une difficulté, que Milner pourrait nous opposer : jamais Rousseau n'a prétendu que sa « théorie de l'homme » était une science. Il s'en est bien gardé. Il se pourrait alors que son refus épistémologique de l'analytique galiléenne puisse être lu, moins comme un retard que comme une longueur d'avance. Rousseau avait pressenti qu'il n'y aurait pas de science de l'homme en un sens galiléen. Partout il critique la mathématisation

1. Rousseau n'a garde de parler de *science de l'homme*. Il évoque, dans la rigueur de son dictionnaire « la Théorie de l'homme ». *Lettre à C. de Beaumont*, *Œuvres complètes*, tome IV, p. 941.

2. Cf. le « monde idéal » du *Premier Dialogue*, *Œuvres complètes*, I, p. 668 sq. C'est ici que Rousseau évoque le plus clairement la signification dynamique de la rectitude des premiers mouvements de la nature.

3. *Lettre à C. de Beaumont*, *op. cit.*, p. 942.

4. *Émile*, IV, *Œuvres complètes*, tome IV, p. 493 et 501.

5. *Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme*, *op. cit.*, p. 49.

6. À ce titre, la somme de Melzer est insuffisante, car elle ne permet pas de montrer comment Rousseau distingue la nature de l'homme de la nature de la nouvelle science de la nature. Cf. A. M. Melzer, *Rousseau, la bonté naturelle de l'homme*, Paris, Belin, 1998.

des savoirs et s'il maintient le terme de *nature*, c'est pour opposer la nature de l'homme à la nature des sciences⁶. Pourtant, loin que ce refus corresponde à un rejet d'un savoir positif, il comporte une décision : le savoir des structures sera *narratif* ou il ne sera pas. Seul le récit est capable d'évoquer la transformation des structures¹. *Émile*, ce « roman de la nature humaine » serait en ce sens le chef d'œuvre du périple structural : le chef d'œuvre de l'anthropologie structurale écrite du point de vue narratif.

§8 *Finale*. Qu'un auteur qui a exposé *la fin de la vie intellectuelle* offre un grand livre de pensée et que ce dernier passe inaperçu confirme son diagnostic, ou pour rappeler un texte plus ancien, son *Constat*, qui est aussi *l'archéologie d'un échec* ; mais que ce livre explique en outre les raisons historiques et philosophiques du silence qui ne peut manquer de se faire autour de sa publication, voilà un véritable tour de force qui ne peut laisser indifférent. Au reste, *Constat* avait déjà dit ce qu'il fallait de la théorie et de son axiome : « une pensée est requise d'avoir des effets matériels » (*Constat*, p. 5). Or c'est précisément cet axiome susceptible d'articuler le politique et la pensée (c'est-à-dire aussi bien la politique comme pensée que la pensée comme politique) qui a échoué et dont J.C. Milner se fait l'archéologue. Si l'axiome est vrai, alors son corollaire ne l'est pas moins : un livre de pensée est requis d'avoir des effets matériels ; s'il ne les a pas, c'est peut-être que le paysage qui l'accueille n'est plus prêt à se laisser troubler. Rousseau avant Marx avait décrit ce phénomène.

Milner a une de ses phrases décisives, qui risque de ne pas faire plaisir : « Barthes annonçait le désastre des vingt dernières années du siècle : qu'entre les universités issues du retour à l'ordre et le Journal de la dernière mode, il n'y aurait plus la moindre différence » (p. 127). La critique fait mouche : le repli de l'université et l'aspiration de la pensée dans la mode sont les deux vagues d'une même débâcle. Qu'on enterre la pensée dans l'université, ou qu'on l'expose sur les écrans de la société du spectacle, c'est tout un. Qu'est-ce que cet *un* ? Le triomphe grisâtre du sens commun. Nombreux sont ceux qui entonnent aujourd'hui le thrène du structuralisme défunt : on dénonce le mirage linguistique qui aurait gouverné les sciences humaines, on réclame un retour au sens commun, ce bon gros sens commun qui a si souvent raison contre les positions théoriques. Ennui de ces tristes topiques. Grisaille. À la grisaille, *Le périple structural* offre la mélancolie d'Hamlet qui est un des visages du gai savoir.

§9 Spinoza écrivait à Oldenburg que les troubles du temps ne l'incitaient ni au rire, ni non plus aux larmes mais qu'ils l'engageaient plutôt à philosopher et à mieux observer ce qu'est la nature humaine. À lire Milner, ni Démocrite, ni Hippocrate, on se des-sille. Pourtant, et, malgré qu'on ait, quelques larmes tombent comme des *écailles*².

Elles aident à voir plus clair.

1. « La notion de transformation est inhérente à l'analyse structurale. Je dirais même que toutes les erreurs, tous les abus commis sur ou avec la notion de structure proviennent du fait que leurs auteurs n'ont pas compris qu'il est impossible de la concevoir séparée de la notion de transformation. La structure ne se réduit pas au système : ensemble composé d'éléments et des relations qui les unissent. Pour qu'on puisse parler de structure, il faut qu'entre les éléments et les relations de plusieurs ensembles apparaissent des rapports invariants, tels qu'on puisse passer d'un ensemble à l'autre au moyen d'une transformation ». Lévi- Strauss, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988.

2. *R.B.*, p. 82.